

relations

REVUE DU MOIS

NUMÉRO 343

MONTREAL

NOVEMBRE 1969

PRIX 60¢

La grève des policiers

"Ma nuit chez Maud"

L'impuissante Peur

L'Église et les idéologies au Québec

Télévision et violence

Pour "un Québec français"

Montréal, ordalie du Québec

M. GUY DUCHESNE
A/S CORP. DES ENSEIGNANTS DU QUÉBEC
2336 CH. STE-FOY
QUÉBEC 10, Q.U.E.

relations

revue du mois
publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

COMITÉ DE RÉDACTION

Irénée DESROCHERS, directeur
Guy BOURGEAULT, secrétaire
Richard ARÈS, René CHAMPAGNE, Jacques CHÉNEVERT,
Michel DUSSAULT, Julien HARVEY, Marcel MARCOTTE

ADMINISTRATEUR : Albert PLANTE

numéro 343
novembre 1969

SOMMAIRE

Éditorial 291

Contestation contestable et contestée: la "journée d'études"
des policiers montréalais

Articles

L'ÉGLISE ET LES IDÉOLOGIES AU QUÉBEC Jacques Grand'Maison 293

L'IMPUISSANTE PEUR Michel Dussault 297

LES CHRÉTIENS PRIENT-ILS ENCORE ? Pierre Lucier 299

RÉFLEXIONS SUR "UN SENS AU VOYAGE" . . . Julien Harvey 301

Chroniques

Littérature : *Le creuset montréalais, ordalie du Québec* René Dionne 304

Au service du français : *Ponctuation-9* Joseph d'Anjou 307

Radio-Télévision : *Les émissions religieuses de Radio-Canada* Madeleine Brabant 308

Cinéma : *"Ma nuit chez Maud"*: approfondissement d'une foi Yves Lever 309

Théâtre : *En rentrant de Paris* Georges-Henri d'Auteuil 310

Au fil du mois

Pour "un Québec français". — II^e Congrès national du Parti Québécois. — Télévision et violence: rapport d'une commission d'enquête. — Michel Conte chante: "Aimons-nous les uns les autres".

Chants de matin clair: *Sur le chemin d'accueil* Paul Fortin 315

Les livres 315

Sondage de *Relations* auprès de ses lecteurs 317

Relations est une publication des Éditions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal 351. Tél.: 387-2541.

Prix de l'abonnement: \$6 par année. Le numéro: \$0.60.

Relations publiques: Pauline HOULE, 1396 ouest, rue Sainte-Catherine (ch. 314), tél.: 866-8807.

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.



Relations est membre de l'Audit Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le *Répertoire canadien sur l'éducation*.

Courrier de la deuxième classe — Enregistrement no 0143.



Sécurité
pour l'ouvrier,
le professionnel,
l'homme d'affaires,
sa famille,
ses employés,
son entreprise.

Votre compagnie

**L'ÉCONOMIE
MUTUELLE D'ASSURANCE**

vous protège
depuis 1899

Sécurité sur
la planification
successorale

- Assurance-vie
- Rentes viagères
- Assurance collective

L' É C O N O M I E
M U T U E L L E D' A S S U R A N C E

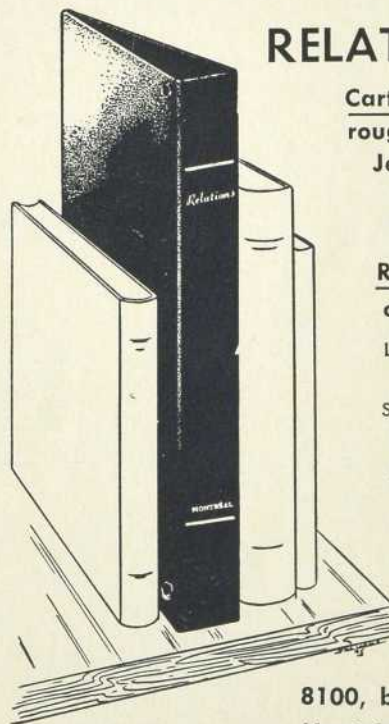
Siège social:

385 est, rue Sherbrooke, Montréal 129 — Tél.: 844-2050

Agences et unités:

Drummondville - Granby - Joliette - Laval - Longueuil
Montréal - Ottawa - Québec - Saint-Jean - Sherbrooke

CONSERVEZ RELATIONS



**Cartable en similicuir
rouge avec titres or.
Jeu de 12 cordes.**

au comptoir \$3.00
par la poste \$3.25

**Reliure de votre
collection 1969.**

Le lecteur fournissant
sa collection : \$4.00

Si nous fournissons
la collection : \$9.00

Ajouter \$0.35 pour
frais d'expédition

Écrivez ou
téléphonez

**8100, boul. Saint-Laurent
Montréal-351 387-2541**

montréal

novembre 1969

numéro 343

Sondage de RELATIONS auprès de ses lecteurs

Il est d'importance capitale, pour une revue qui veut être de dialogue, de chercher à connaître qui sont ses lecteurs et ce qu'elle représente pour eux. C'est pourquoi l'équipe de *Relations* vous demande aujourd'hui de consacrer quelques minutes de vos loisirs à répondre au questionnaire que vous trouverez à la fin du présent numéro (pp. 317-318). Nous comptons sur la collaboration de tous: il suffit d'encrer quelques chiffres, de détacher la feuille et de nous la faire parvenir. Nous nous engageons, de notre part, à publier dans un avenir prochain les principaux résultats de cette consultation.

La rédaction.

Contestation contestable et contestée : la « journée d'études » des policiers montréalais

LE 7 OCTOBRE dernier, à Montréal, le débrayage subit et complet des policiers et l'abandon partiel du travail au Service des incendies plongeait la métropole canadienne dans une anarchie dont les conséquences auraient pu être plus tragiques encore qu'elles ne l'ont été. Bilan: un mort, quelques blessés, plusieurs milliers de dollars de dommages causés par le vandalisme. En moins de vingt-quatre heures. Ce bilan, les policiers ne l'avaient pas voulu: le revirement de leur attitude, au Centre Paul-Sauvé, lors de l'annonce du décès d'un de leurs confrères de la Sûreté du Québec, le montrerait à lui seul avec évidence. Et pourtant, dans l'ambivalence des sentiments qu'engendre si facilement l'ambiguïté des situations, peut-être avaient-ils souhaité secrètement et inconsciemment qu'éclatent certains troubles: ces troubles manifesteraient — et manifestèrent de fait — l'importance et la nécessité de leur travail professionnel.

Où en est notre moralité collective ?

Trois semaines plus tard, l'évocation de la soirée du 7 octobre nous invite cependant à dresser un autre bilan. On parle bien souvent, aujourd'hui, de la « majorité » de l'homme contemporain, qui n'en serait plus à ces temps barbares où il fallait compter sur les codes et les répressions pour assurer dans la conduite un minimum de dignité et de respect du droit des autres. Les bagarres (spécialement aux bureaux et ateliers de la Murray Hill) et, rue Sainte-Catherine, le vandalisme d'un soir nous forcent à tempérer notre optimisme: il semble bien que le « gendarme » soit encore indispensable et que sa présence seule puisse contenir certaines violences refoulées qui n'attendent que le moment propice pour exploser.

N'exagérons rien: dans l'ensemble, la population montréalaise est demeurée bien tranquille à la maison, ce soir-là. Mais il faudrait pouvoir mesurer l'inquantifiable pour évaluer, par exemple, le degré de connivence secrète et inavouée des paisibles « spectateurs » avides de la violence introduite dans le confort du foyer et des pantoufles par le petit écran. Ne nous le cachons pas: les jeunes (et moins jeunes) briseurs de vitres de la rue Sainte-Catherine nous révèlent une partie de nous-mêmes que nous préférons généralement ne pas regarder en face,

celle qui n'est guère encore civilisée et qui savoure si goulûment le spectacle de ce que nous n'oserions cependant pas commettre nous-mêmes.

Quoi qu'il en soit de ces complicités inavouées et parfois secrètement présentes en nos condamnations mêmes de la violence, le bris des vitrines, rue Sainte-Catherine, exprime à sa façon la fragilité de notre cohésion collective. Et l'étonnement est que, dans les circonstances qui furent celles de la soirée du 7 octobre, l'éclatement de cette fragile cohésion n'ait pas entraîné plus grand désastre. Car notre cohésion collective, que devrait idéalement assurer une authentique morale collective intériorisée, semble avoir encore besoin, pour se protéger, des rideaux métalliques qui, en plusieurs pays, recouvrent pour la nuit les montres des grands magasins et des boutiques. Mais le « gendarme », même plus fort et mieux armé, pourrait-il faire plus que regarder, en les contenant pour un temps, certains éclatements ?

Il ne suffit pas de déplorer l'immaturité collective révélée par le débrayage des policiers montréalais et ses suites. Il faut, par delà les pleurs, amorcer un effort de réflexion critique, prendre conscience, par exemple, de ce que l'attitude des policiers et le geste qu'ils ont posé, quelque regrettables et peut-être même condamnables qu'ils aient été, nous apprennent sur l'ambiguïté quotidienne de leur travail et de notre société. La collectivité demande aux policiers de faire respecter un ordre qu'elle-même, ouvertement ou en secret, s'empresse aussitôt d'enfreindre, pour s'étonner ensuite et se scandaliser d'une « rébellion » qu'elle a, d'une certaine façon, suscitée. Il y a là un manque de solidarité qui s'exprime, en tant de domaines, par une démission massive des responsabilités sociales et civiques, *individuelles* tout autant que *collectives*, qu'une communauté — surtout une démocratie — ne peut porter longtemps sans faire inconsciemment hara-kiri. Comme les professeurs ne sont pas les seuls responsables de l'éducation des jeunes, comme les fonctionnaires des services gouvernementaux ne sont pas les seuls responsables de la correction des inégalités sociales, de même les policiers ne sont pas les seuls responsables du maintien de l'ordre public et du respect positif des droits des personnes. Tout citoyen doit y collaborer, dans la cohérence intellectuelle et vitale de la délégation spéciale qu'il a lui-même (par des intermédiaires élus) accordée à cette fin à certains autres citoyens. Délégation de responsabilités et de pouvoirs ne dit ni n'implique aucunement démission et abdication.

Mais l'un des problèmes majeurs de nos sociétés modernes tient précisément à ce que la multiplication des « intermédiaires » et la complexité sans cesse croissante des mécanismes de participation rendent plus difficile et en tout cas moins sentie la participation effective des citoyens à la marche des affaires publiques. Et pourtant, sans cette participation réelle, la démocratie n'est qu'un mot. Dans cette perspective, il faut se réjouir de la prise de conscience suscitée en ce domaine et de l'action déjà entreprise par les « comités de citoyens ». Dans le désir de ramener l'ordre, il ne faudrait pas décourager des efforts et des initiatives qui « troublent » certes la vie de notre communauté, mais pour la vivifier.

Il importe aussi de tenir compte, pour comprendre la soirée du 7 octobre, des transformations culturelles récemment vécues chez nous. Culturellement, le citoyen montréalais est encore déraciné, dépaycé dans ce milieu pluraliste de la grande ville où ne peuvent être retenues les valeurs paysannes et religieuses qui firent autrefois son « assiette » morale; il est encore à la recherche d'une éthique séculière qu'il ne saurait importer préfabriquée. De plus, si l'anonymat de la grande ville permet de respirer à des libertés que la trop grande concentration humaine risquerait autrement d'étouffer, ce n'est pas sans qu'il en coûte quelque chose. La difficulté de la participation, évoquée plus haut, tient pour une part à cet anonymat des grandes agglomérations qui doivent construire des structures administratives fort complexes. En outre, l'organisation sans cesse plus poussée de la vie urbaine engendre, si on en respecte toutes les règles, un profond ennui. Il suffit d'avoir fréquenté un peu anthropologues, psychologues et sociologues ou d'avoir lu quelques analyses des « événements de mai » en France pour être convaincu de l'importance du rôle joué par la fête dans la vie humaine collective. Cette fête, en sa dimension « orgiaque » surtout, est pratiquement refusée à l'avance au « civilisé » de notre monde, où le fonctionnel tend à tuer toute gratuité et tient surtout à contenir ses possibles débordements. Un jeune homme de 17 ans qui, au soir du 7 octobre, a lui-même fait éclater quelques vitrines, me disait avec enthousiasme l'euphorie — certes ambiguë — dans laquelle il avait vécu cette soirée: il en avait oublié ou perdu sa haine des « capitalistes anglo-saxons » et s'amusait à jouer les vandales pour la gratuite joie des éclats de verre dans la lumière et le bruit. La fête traditionnelle des « primitifs » autour du feu *dévorant* permettait, dans un cadre socialement admis et adapté, le débordement — symbolique, mais réel — de la passion qui habite le cœur de tout homme. Faudrait-il donc offrir aux Montréalais la constante possibilité de cette « fête »? La preuve est faite par l'histoire que le pain et les jeux, pour heur ou pour malheur, achètent facilement la liberté et ses revendications. Il apparaît plutôt nécessaire, et infiniment plus utile, de canaliser la violence et la passion enfouies et prêtes à éclater vers l'édification « agressive » ou résolue et décidée d'une société qui soit vraiment plus juste.

Où sont les vrais agitateurs ?

La soirée du 7 octobre s'inscrit d'ailleurs dans un ensemble de manifestations « agitées » tout autant qu'« ac-

tives », qui expriment sporadiquement une réelle insatisfaction collective. Aussi me paraît-il injuste — et dangereux — d'en vouloir faire porter l'entière responsabilité par quelques agitateurs professionnels anonymes ou identifiés. Je ne veux pas nier ici leur présence possible ou probable, voire même assurée (après enquête), et leur action au sein de divers organismes (dont la Compagnie des Jeunes Canadiens) et peut-être aussi dans certains syndicats, sûrement en tout cas dans l'organisation de nombreuses manifestations de contestation. Il importe que, dans un climat de sérénité, lumière soit faite à ce sujet. Mais la réponse d'adhésion obtenue par ces éventuels agitateurs professionnels ne saurait s'expliquer sans l'existence d'une crise latente et sans la présence au moins diffuse et inconsciente d'un réel malaise social. La démagogie, qui chercherait ici à éluder les vraies questions et ferait ainsi perdurer des situations injustes, serait certes électoralement (mais non politiquement) rentable, mais elle ne réglerait aucun problème en profondeur. Il est facile de soulever l'indignation populaire contre tel groupe d'agitateurs désignés, surtout si on peut y dénombrer les ressortissants étrangers et en désigner les membres qui s'inspirent d'idéologies étrangères: se trouvent alors mis en branle les mécanismes de défense si souvent exploités, dans un contexte de xénophobie ou même de racisme, de la lapidation d'un bouc émissaire. Mais il est dangereux de faire alors le jeu d'autres agitateurs, autrement efficaces peut-être, qu'on laisse dès lors agir impunément, au su et au vu de tous, et qui sapent les bases mêmes de la société qu'on prétend chercher à préserver. C'est tout le « système » de la société de consommation qui est ici mis en cause. La publicité, par exemple, crée, pour le profit d'un petit nombre, des désirs et des besoins dont on sait fort bien que, dans la situation et dans le système actuels, ils seront fatalement insatisfaits. Même si les ventes à terme permettent de différer cette insatisfaction jusqu'au jour de la saisie, où elle sera plus cruelle encore. Mais la publicité, dit-on, accroissant la consommation, suscite un accroissement de la production et donc de l'emploi; le profit du « petit nombre » s'identifie ainsi, à longue échéance, avec le profit ou le mieux-être du « grand nombre ». Mais où donc sur notre planète cela s'est-il réalisé? De toute façon, le système socio-économique qui est le nôtre et dans lequel s'inscrit la publicité crée massivement une frustration explosive. N'est-ce pas là travail d'« agitateurs professionnels »?

Si les policiers ont gravement compromis l'ordre public et la sécurité vitale des citoyens montréalais, entre autres raisons, pour faire sauter leurs salaires annuels dans les \$9,000, à quoi faut-il nous attendre au jour plus ou moins lointain de la « manifestation » — un service d'ordre adéquat pourra-t-il la réprimer? — des 45% de travailleurs montréalais dont les revenus n'atteignent pas \$5,000 par année? Une idéologie et un système bien organisé agitent dangereusement, dans la légalité, la population. Qui y verra?

Guy BOURGEAULT.

L'Église et les idéologies au Québec

Jacques GRAND'MAISON

L'apparition de nouvelles formes d'existence chrétienne dans l'Église, au cours des siècles, a le plus souvent coïncidé avec les transformations plus profondes de la société profane. Il ne faudrait pas voir en cette coïncidence la simple résultante d'un effort d'adaptation, de la part de l'Église, ou l'effet de la seule acculturation, mais aussi une correspondance de la conscience chrétienne à de neufs surgissements de l'Esprit: celui-ci emprunte le plus souvent les chemins de la « profanité » pour secouer les léthargies et les fausses sécurités. Aujourd'hui, les conditions inédites de notre temps invitent les chrétiens à inventer, dans la fidélité à l'essentiel évangélique retrouvé par delà les codes bien définis, de nouveaux styles d'existence chrétienne. Mais une sorte d'obscurcissement de ce qu'on a appelé jadis le discernement spirituel semble ramener inéluctablement nos pas dans les sentiers battus et rebattus, dans lesquels nous tournons en rond malgré quelques réformes timidement tentées.

Une impossible distance critique ?

Ce piétinement d'une démarche emprisonnée est visible en maintes situations ecclésiales. La crise sacerdotale et religieuse s'aggrave de jour en jour. Les réformes liturgiques et catéchétiques en sont à la phase de l'essoufflement et du plafonnement. Privées des soutiens humains offerts par les institutions temporelles chrétiennes, particulièrement dans les domaines social et scolaire, les structures propres de l'Église, comme la paroisse et le diocèse, sont fortement ébranlées et doivent faire face à des difficultés de tous ordres: fonctionnement, finances, ressources humaines, leadership, participation, etc. N'a-t-on pas souligné récemment l'incapacité des Églises locales à se donner des objectifs identifiables et réalisables, et cela malgré des efforts réels de restructuration ? En somme, *tout se passe comme si l'Église ne parvenait pas à sortir d'elle-même, à prendre vis-à-vis d'elle-même une certaine distance critique, pour se rénover et redevenir un signe lisible et compréhensible pour les hommes d'aujourd'hui*. Or je soutiens que tous les retours aux sources, tous les efforts d'adaptation, tous les synodes et conciles et toutes nos épiceries nouvelles ou anciennes ne nous sortiront pas de nos éternelles ornières, si nous ne consentons pas à reconnaître courageusement et lucidement les empreintes idéologiques implicites qui sont sous-jacentes à nos perceptions de l'Église et de l'expérience chrétienne, à nos théologies d'hier et d'aujourd'hui, à nos institutions et à leur fonctionnement, à nos débats et à nos efforts constructifs. C'est à cette tâche de reconnaissance ou d'exploration que voudrait contribuer l'esquisse présentée ici de l'évolution idéologique du Québec et, plus particulièrement, de l'évolution idéologique en cours dans l'Église de chez nous.

Qu'est-ce que l'idéologie ?

Il importe de préciser en quel sens nous entendrons ici l'expression « idéologie ». Pour ce faire, nous procéderons par l'analyse de ses composantes et de ses fonctions. Tout groupe social tente de donner cohérence à sa situation dans toute son ampleur. Il se bâtit, à cette fin, une vision de lui-même, de son milieu et du monde, un système d'explications, de normes, de valeurs qui, dans un contexte historique donné, influence les attitudes et les comportements, les moyens et les fins que les membres de ce groupe partagent.

L'idéologie implique une lecture particulière du passé, une interprétation du présent et une projection dans l'avenir. Elle constitue un pôle central de référence pour l'identification et la cohésion du groupe, pour la légitimation de sa situation historique et de ses projets. Elle perd sa fonction essentielle quand elle n'a plus son caractère provisoire, quand elle devient un pur système intellectuel, quand il n'y a plus de confrontation entre les conditions particulières d'existence du groupe et les représentations qu'il se fait de lui-même. Parfois, l'idéologie exerce encore alors une fonction latente: celle de légitimer la domination des tenants du pouvoir, en offrant des justifications qui cachent les vrais rapports sociaux, économiques, culturels ou politiques. Lorsque les groupes dominés comme les groupes dominants sont convaincus que l'idéologie prévalente dans leur société n'en est pas une, mais est plutôt une vérité définitive, les pouvoirs en place sont assurés de contrôler et même d'étouffer les efforts de changement et la mise en cause des situations réelles.

C'est, à mon sens, un des principaux problèmes de l'Église catholique. Ses porte-parole considèrent les autres systèmes comme des idéologies, sans appliquer le même regard critique sur le leur. Comme le signale F. Houtart, on retrouve ailleurs, dans la société profane, des attitudes semblables: l'idéologie devient l'attribut critiquable des systèmes antagonistes ou bien, au nom d'un pseudo-pragmatisme, on décrète la disparition des idéologies dans la société urbaine post-industrielle, bureaucratique et technocratique. Mais les idéologies ne disparaissent pas, dans cette société nouvelle; au contraire, elles se multiplient. Elles deviennent par ailleurs de plus en plus fluides, soit à cause d'une transformation toujours plus rapide des conditions objectives d'existence, soit à cause des nouveaux dispositifs de critique permanente.

I — Les idéologies profanes du Québec

Voilà une première grille d'analyse de l'évolution idéologique de l'Église et de la société québécoises. Mais voyons les choses de plus près.

A. Nous avons connu jusqu'à tout récemment une *idéologie unitaire* largement diffusée dans le peuple. Elle unissait étroitement et même confondait les « vocations catholique, française et agricole » des Canadiens français en Amérique du Nord. La plupart des nôtres ne pouvaient dire s'ils étaient catholiques parce que français, ou vice versa; s'ils avaient la religion de leur culture, ou la culture de leur religion. Mais la place centrale qu'occupait l'Église dans notre société indique déjà son rôle prépondérant dans la définition de notre idéologie dominante. Nous ne reviendrons pas sur les nombreux diagnostics portés sur cette expérience historique; ils se complètent d'ailleurs beaucoup plus souvent qu'ils ne s'opposent. Signalons toutefois que les traits caractéristiques du système catholique, auxquels nous faisons allusion plus haut dans notre description des fonctions de l'idéologie, sont devenus caricaturaux et hypertrophiés dans des conditions historiques qui contribuaient à les maximaliser. Si les mythes, les doctrines et les institutions d'autrefois n'ont plus grande influence manifeste dans nos vies, il n'en va pas de même des fonctions latentes de l'idéologie ancienne, de ses modèles culturels, des réflexes spontanés qu'elle conditionne encore. On les retrouve bien actives dans les familles spirituelles les plus en rupture avec le passé ou les plus opposées entre elles. Ce que nous avons dit plus haut de l'idéologie en général et de ses diverses fonctions s'applique ici de multiple façon.

B. Depuis quelques années à peine, *plusieurs idéologies* ont pris corps chez nous. Nous avons mis du temps à nous rendre compte du processus d'idéologisation que nous étions en train de vivre. L'idéologie, pour nous, c'était le spectre de notre mythologie aliénante, de notre infériorité et de notre isolement. Ceux qu'on appelle les réformistes sociaux cherchaient un rattrapage qui se voulait tantôt une contre-idéologie anticléricale, antinationaliste et antiduplessiste, tantôt une pure entreprise pragmatique de promotion collective. Après cette phase de premier éclatement, se sont peu à peu dessinées des tendances idéologiques de plus en plus accusées. Des groupes divers commençaient à se construire leur propre vision de la situation d'ensemble et de leur projet. La gamme idéologique du Québec, avec sa diversité d'accents aux plans culturel, socio-économique et politique, s'en trouve aujourd'hui d'une telle ampleur qu'il n'est plus guère possible d'en faire une présentation exhaustive. Un rapide tour d'horizon parmi les idéologies nouvelles, même non exhaustif, sera quand même révélateur.

1. D'abord, un *néo-nationalisme* est au centre de la plupart des débats chez nous, surtout depuis le début de la « révolution tranquille ». Contrairement à la définition rigide qu'en donnent ses opposants, cette idéologie s'est révélée très fluide, polymorphe et plurivalente. Tandis que « La Laurentie » de R. Barbeau ne faisait que continuer l'ancien nationalisme, tout en le mettant à jour, le « Québec indépendant, socialiste et laïque » des mouvements de gauche marquait, lui, une rupture radicale. Plus récemment, le projet « souveraineté-association » du Parti Québécois s'est constitué sur des compromis qui mettent en veilleuse le radicalisme précédent et tente de mobiliser

l'ensemble de la nation, au delà des rapports de classes et de certaines différenciations idéologiques. Les intentions culturelles et politiques sont ici beaucoup plus claires que les visées socio-économiques et laïques; mais il y a menace continuelle de débordement sur la gauche ou sur la droite: en font foi les visées et les agissements de l'ex-Rassemblement pour l'Indépendance nationale, du mouvement créditiste de Grégoire, des artisans extrémistes des luttes linguistiques et, enfin, les perspectives révolutionnaires de plusieurs foyers de contestation.

2. Le *néo-fédéralisme* pancanadien a ses origines dans un groupe de Québécois. Le premier ministre Trudeau et ses adeptes politiques du Québec veulent une reprise du compromis canadien sur des bases idéologiques qui se révèlent dans les projets du biculturalisme et du bilinguisme, de la promotion des régions économiquement défavorisées, du bill sur les droits de l'individu. Certaines politiques de cette idéologie recèlent des postulats du bon vieux libéralisme, d'autres empruntent au Welfare State, d'autres encore à des modèles de type néo-capitaliste. Son style politique se sert des méthodes technologiques d'administration fonctionnelle et aussi des techniques sociales de participation conditionnée et manipulée: nous l'avons vu durant la campagne électorale de 1968. S'il projette de nouveaux mythes, comme celui de la « société juste », il explicite rarement ses propres composantes idéologiques.

3. Le *néo-capitalisme* adopte chez nous à peu près toutes les composantes de l'idéologie dominante aux États-Unis. Il ne cache pas son adhésion à une échelle de valeurs où l'intérêt économique privé occupe le sommet. En défendant le primat du progrès économique, il ne mentionne jamais les pouvoirs, les privilèges, les intérêts qui se cachent derrière cette visée. Il parle d'une économie de productivité, sans vouloir prêter attention aux mécanismes de concurrence aveugle, de profit maximalisé, de main mise sur la technocratie, sans s'interroger sur la signification humaine et politique de ce qu'on produit ou consomme. Pour atténuer les déchets de pauvreté d'une telle économie, il préconise des mesures sociales qui permettent aux petits de survivre. Cette idéologie ploutocratique a prouvé son efficacité provisoire, mais à quel prix ! Voilà à peu près ce que les Chambres de commerce nous apprennent, depuis que des événements politiques sont venus les obliger à dire le fond de leur pensée et le fin mot du type de société qu'elles préconisent.

4. Une *idéologie nouvelle de développement* apparaît chez certains technocrates qui récusent les cadres idéologiques précédents. Voici comment G. Fortin la décrit:

Le développement s'oppose... à l'évolutionisme scientifico-libéral: le changement n'est pas défini comme nécessairement bon ou progressif. Le changement en outre a produit des inégalités de plus en plus grandes à l'intérieur des sociétés et entre les sociétés. Le développement s'oppose aussi au déterminisme marxiste: le terme de l'histoire n'est plus défini comme unique et fatal; ce terme peut être multiple et faire l'objet d'un choix constant de la société...

Ce n'est pas seulement la nature que la société croit pouvoir contrôler par la science, mais son propre devenir... Le développement suppose trois conditions essentielles:

— l'auto-détermination de la société qui veut le développement,

- la participation qui permet à la société de choisir socialement ses objectifs,
- la rationalité dans le choix des moyens.

5. *Une idéologie* que j'appellerais, faute d'autre terme, *de révolution culturelle* refuse globalement la société existante et ses différents modèles idéologiques que nous venons d'évoquer. Elle entend créer de nouvelles valeurs et même un homme nouveau, puisque des structures toutes neuves ne vaudraient rien sans un changement de l'homme lui-même. Nous sommes ici en présence d'une véritable eschatologie profane, ou d'une utopie globalisante difficilement définissable, qui nous réfère au mythe de la « civilisation heureuse et pacifiée » et qui veut assumer, corriger et dépasser les visions du monde de Hegel, Marx et Freud. Sans doute ce dessein reste-t-il inchoatif chez les groupes contestataires qui travaillent à la « révolution culturelle »; certaines composantes de leur idéologie commencent toutefois à se diffuser assez largement, chez les jeunes surtout. Dans sa phase actuelle, le mouvement en est au refus, sous le signe d'une révolution sociale d'un type nouveau et qui n'entre pas dans les considérations idéologiques des groupes précédents.

6. *Une idéologie laïque*: celle du noyau dur, mais très restreint, des militants pour un « Québec laïque ». Le rythme rapide de la laïcisation chez nous leur épargne bien des efforts. On ne saurait toutefois préjuger des résultats des affrontements qui s'annoncent au sujet de la structuration d'un système scolaire public confessionnel selon de nouvelles modalités.

7. *Une idéologie socialiste*: celle de l'aile dure des socialistes qui refuse l'identification de ses visées à l'une quelconque des idéologies précédemment décrites. Elle attend ou prépare les conditions favorables à la création d'un véritable parti socialiste et révolutionnaire des travailleurs. Moins encore que le laïcisme, le socialisme a chez nous peu de racines dans la vie collective et dans les divers groupes, strates ou classes.

II — Les idéologies dans l'Église du Québec

Après cette rapide revue des idéologies profanes au Québec, essayons de cerner un peu et de décrire celles qui s'y déploient au sein de l'Église.

1. *Une idéologie de chrétienté* y a encore la vie dure. Pour ses tenants extrémistes, l'Église doit jouer le même rôle-clef qu'autrefois dans notre société. Ils ne comprennent pas pourquoi la nouvelle Université du Québec ne serait pas confessionnelle: ne sommes-nous pas pour toujours une nation catholique? Pour être fidèles à nous-mêmes, selon eux, nous nous devons de maintenir toutes nos institutions chrétiennes et de poursuivre l'idéal d'un ordre social chrétien, déterminé selon les principes de la doctrine sociale de l'Église. En réalité, cette idéologie est maintenant surtout active en ces « zones grises » qui prolongent certains résidus de chrétienté. Je pense à des institutions — plusieurs de nos journaux, les Caisses populaires, les SSJB, la plupart des hôpitaux et beaucoup d'œuvres d'assistance sociale — qui ont gardé le statut

catholique officiel de leur fondation, mais sont obligées à bien des compromis officieux. Les conflits latents, dont l'éclatement est retardé par ces compromis, deviennent parfois explosifs, quand s'ouvrent les brèches favorables. Certains y flairent ou croient flairer des manœuvres de l'Église, une action cléricale camouflée. Chacune de ces situations concrètes ambiguës appelle un jugement politique et un discernement spirituel difficiles. On peut néanmoins se demander si ne font pas défaut, en bien des cas, une pensée et une pratique politiques et religieuses cohérentes, vraiment démocratiques et soucieuses de respecter les règles du jeu des régimes modernes. N'oublions pas que le public supportera de moins en moins les ententes de coulisse sur des questions qui le concernent directement. Laisser perdurer des situations ambiguës comporte le risque de susciter des crises plus graves encore que celles d'aujourd'hui, surtout dans le domaine scolaire: que fera-t-on, par exemple, si une forte proportion d'étudiants, d'éducateurs et d'administrateurs scolaires ne rencontre plus les vœux d'une majorité de parents?

2. *Une idéologie missionnaire* a pris naissance chez nous, avant la guerre, pour cheminer parallèlement à la première. L'Action catholique en a été le principal moteur. Elle a suivi des étapes que nous renonçons à étudier ici, à cause de leur complexité. Nous nous contenterons de dégager de cette évolution quelques faits ou indices plus révélateurs. D'une mentalité de conquête et de croisade, on est passé à la recherche de styles de vie chrétienne plus soucieux de l'engagement profane. Corps étrangers dans la pastorale traditionnelle, plusieurs cellules de militants se sont progressivement constituées en substitut de paroisse: leurs membres y trouvaient une communauté qui n'existait pas ailleurs, une liturgie et une formation spirituelle plus près des sources chrétiennes et de leur propre expérience humaine, une possibilité de participation, d'autonomie, de créativité inusitées. Plusieurs membres ont débouché sur ce réformisme social dont nous avons parlé plus haut. Les statuts officiels de l'Action catholique faisaient des militants des collaborateurs immédiats de la hiérarchie; ils assuraient ainsi la continuité d'un nouveau mode de vie chrétienne avec le modèle ecclésiologique de chrétienté. Mais, en dehors de certaines exceptions, les pratiques effectives relevèrent de plus en plus de la responsabilité des leaders laïcs. Comment expliquer le déclin de ces mouvements qui ont sûrement joué chez nous, à un moment donné, un rôle d'avant-garde? Faut-il en chercher la cause dans le poids des tâches de suppléance et des fonctions de substitution? ou dans celui d'une idéologie de chrétienté encore bien vivante et qui suscitait maintes oppositions en d'autres secteurs d'Église? ou dans les ambiguïtés mêmes des statuts? ou, enfin, dans la crainte qu'on avait de verser dans un prosélytisme de plus en plus honni? Certes, les bases sociologiques et théologiques de l'Action catholique n'ont jamais été très claires; mais ses principales difficultés vinrent peut-être davantage et surtout du contexte de chrétienté dans lequel elle devait se déployer. Aujourd'hui que ces obstacles extérieurs ont disparu, les difficultés internes prennent plus de relief et le regard critique devient plus sensible à

l'oscillation et à l'opposition entre les désirs de ressourcement spirituel et les volontés d'engagement profane pur et simple. Quoi qu'il en soit, l'Église du Québec a perdu, avec le déclin de l'Action catholique, une force critique et prophétique qu'elle n'a pas remplacée. Rien n'annonce ici un prochain regain de vie.

3. *Une idéologie de ressourcement.* Pour décapier les vieilles routines de chrétienté que l'on retrouvait un peu partout, et même dans l'Action catholique, certains optèrent pour le grand retour aux sources en théologie, en liturgie et en catéchèse particulièrement. Cette démarche accompagnait un repli de l'Église sur son propre terrain. Elle bénéficiait aussi des apports massifs des expériences européennes. Elle débouchait sur d'autres visions de l'Église et de la vie de foi. C'est de ce côté que l'institution a concentré presque tous ses investissements, au cours des dernières années: l'Église du Québec devint une grande école, accentuant le culturalisme et l'historicisme qui marquent profondément le système catholique, dans la recherche du véritable visage du christianisme et de ses composantes essentielles.

4. *Une idéologie de l'adaptation.* Les renouveaux précédents atteignirent un plafonnement facilement compréhensible: on se sentait tout aussi dépaycé dans le psautier français que dans le bréviaire latin! L'Église, disait-on, avec son équipement artisanal, n'est pas adaptée à la société urbaine et à ses nouvelles conditions de vie. Sociologie religieuse, pastorale d'ensemble et des ensembles, articulation des pastorales spécialisées (scolaire, familiale, etc.), établissement de zones pastorales décalquées sur les nouveaux espaces humains, réformes internes des communautés religieuses: autant de dispositifs pour adapter l'Église à la vie moderne et la rendre présente au monde. Or un vent de sécularisation soufflait déjà sur ces entreprises qui étaient, en définitive, peu critiques de leurs prélèvements profanes: on voulait en finir avec des traditions désuètes, des structures périmées, et on se hâtait d'adopter les nouveaux modèles séculiers. Inutile de dire la dichotomie qu'on préparait ainsi pour aujourd'hui, dans la désarticulation de l'idéologie précédente de ressourcement et de cette idéologie d'adaptation: spiritualisme intimiste, d'une part, et socialisation profane, d'autre part.

5. *L'idéologie de la communauté de base.* Une autre idéologie allait naître de ce désarroi de plus en plus marqué dans les divers milieux d'Église. Les retours aux

sources et les réformes institutionnelles ne suffisaient pas: après avoir fait éclater les aménagements d'autrefois, ils provoquaient de vifs débats entre les diverses familles spirituelles, au point qu'il n'y avait plus d'assemblée unanime ni de consensus collectif. Plusieurs s'isolèrent, se fermèrent sur eux-mêmes ou quittèrent l'institution paroissiale, religieuse ou autre. C'est dans ce contexte que s'inscrit la naissance de l'idéologie de la communauté de base — communauté d'identification, où les membres partagent une même expérience chrétienne et souvent profane, dans un climat de liberté, de fraternité et d'égalité; communauté où se fait un nouveau partage des tâches et où s'instaurent des modes de communication plus directs, plus simples, plus chaleureux; communauté où l'on vit la foi, le culte et les solidarités humaines sans cadres rigides et tout faits, où l'on respecte les cheminements de chacun. L'engagement chrétien dans la vie profane est ici conçu dans une perspective exclusive de témoignage individuel. Quant à l'Église institutionnelle, certains l'ignorent en pratique, d'autres maintiennent avec elle des liens superficiels, d'autres, enfin, veulent se débarrasser du système clérical qui serait à la source de toutes les scléroses de l'Église. Un membre d'une de ces communautés me disait récemment: « Pour faire une véritable expérience chrétienne aujourd'hui, il faut pratiquement la tenter en dehors des cadres officiels de l'Église. »

Voilà un survol sans doute bien rapide des idéologies provisoires qui se partagent les deux terrains que nous avons voulu sonder: la société profane et l'Église au Québec. S'agit-il de deux univers parallèles, opposés ou convergents? Devrons-nous vivre une phase de dissocation, pour mieux assurer l'autonomie et le développement de l'un et de l'autre? Sommes-nous mûrs pour songer à de neuves articulations? Existe-t-il déjà des liens valables? Quels sont les obstacles? Je ne saurais répondre à toutes ces questions. Mais l'analyse idéologique tentée ci-dessus m'apparaissait préalable à la considération de ces questions, parce que nécessaire à l'établissement d'une certaine distance critique qui semble nous manquer quand nous songeons à de nouveaux modèles sociaux ou ecclésiologiques, quand nous cherchons à saisir les vrais rapports d'une Église concrète avec une société particulière, quand nous tentons d'explicitier, par exemple, ce que serait un engagement chrétien en politique.

Norman Specialties, Inc.

ROSAIRE DESNOYERS, PRÉS.

Ameublement et accessoires de bureau

261 est, rue Craig, Montréal — 861-9879

L'impuissante Peur

Michel DUSSAULT

SANS DOUTE n'est-il pas exagéré de dire que, à l'heure actuelle, le Québec vit dans une situation spirituelle de révolution. Les infrastructures traditionnelles de la pensée et de l'agir sont brisées, les esprits, divisés et le discours, tendu. À côté des violents, il se trouve des gens qui ont peur.

L'homme apeuré dont nous parlons ici a plus ou moins le sens de l'initiative dans la pensée et dans l'action. Dans un monde où il ne se retrouve plus, il tend à s'agripper désespérément à un ensemble presque stéréotypé de paroles et de gestes qui sont comme les derniers vestiges d'une sécurité perdue. Prisonnier d'un présent qui lui semble sans avenir et dans lequel il tourne en rond, un tel homme métamorphose son passé en royaume pour sa liberté devenue captive. Sa solitude le déracine et le temps joue contre lui.

Or ce fond de peur, probablement plus répandu chez nous que nous ne le penserions au premier abord, fait violence non seulement à soi-même mais à la société; et cela, d'autant plus, peut-être, que cette peur se dissimule davantage ou se manifeste sous des apparences, jamais critiquées, de fidélité et de souci d'intégrité.

Une critique de la peur

Il est assez facile de prétendre trouver le motif de sa frayeur dans le souci des « valeurs en péril ». Mais on peut se demander si, en bien des cas, ce n'est pas surtout la contestation même des normes et des cadres, avec la confrontation et la lutte qu'elle suppose, avec la perte de confort psychologique qu'elle provoque, qui angoisse. De même, on peut se demander si de telles appréhensions ne proviennent pas souvent du sentiment de fragilité éprouvé par celui qui est mis en cause au delà de ce qu'on dit être en cause: dans un Québec où les convictions personnelles étaient soutenues par la collectivité, voilà que chacun est plus ou moins rendu à lui-même, avec peu de points de référence et d'appui d'ordre social, démuné devant les refus croissants opposés à son témoignage.

D'autre part, il faut savoir se méfier d'une certaine apologétique des valeurs. La tentation est forte, en effet, dans un climat de désarroi spirituel, d'essayer de contrebalancer l'absence ou en tout cas la pauvreté de pensée et de réflexion critiques sur les événements, par un rappel massif aux « impératifs catégoriques »: ne pouvant comprendre la signification du présent, on se satisfait de le condamner, en s'appuyant sur des canons traditionnels qu'on n'a guère souci de repenser.

Ainsi, pour prendre un exemple, la paix et l'harmonie constituent, dans toute société, de grands biens, dans la mesure où elles sont fondées sur la justice et la pleine reconnaissance des droits des citoyens. Mais dans la mesure où elles deviennent le camouflage de la volonté de

puissance d'un certain groupe social, paix et harmonie deviennent les nouveaux noms d'une violence subtile. Or désirer la paix pour le Québec sans s'interroger sur les justes conditions de sa réalisation, condamner la violence des gestes sans prendre la peine d'en saisir la signification et la part de vérité qu'elle peut dévoiler, revient un peu à considérer notre comportement social traditionnel comme un modèle de justice: souhaits éthérés ou inacceptables refus de voir. D'ailleurs, si les défenseurs des valeurs se montraient toujours aussi zélés pour s'attaquer avec détermination à un problème comme celui de la pauvreté qu'ils le sont pour défendre des droits déjà acquis (que nous ne contestons pas ici), les choses iraient peut-être autrement dans « la belle province ».

Par ailleurs, une lecture plus critique et moins dogmatique des événements pourrait nous « protéger » d'une nouvelle vision dualiste du monde, dans laquelle les « bons », tenants de l'ordre, côtoient les « méchants », dissidents. Une telle conception ne signifie-t-elle pas qu'on se fait de la moralité une conception facilement juridique, qui tend à identifier la loi et le bien? S'il est vrai que certaines options apparaissent difficilement, sinon de manière impossible, conciliables avec le droit des citoyens, il faut bien reconnaître aussi que le souci de légalité est loin d'être toujours inspiré par le pur désir du bien.

En outre, à écouter certains, on pourrait avoir l'impression qu'ils se sentent obligés à l'égard des valeurs considérées abstraitement. Mais n'est-ce pas seulement par rapport à la personne humaine et aussi, pour le croyant, par rapport à Dieu que nous pouvons parler de devoir? Or, présentement, l'homme québécois peut tirer difficilement profit d'un discours sur les vertus traditionnelles de ses ancêtres. Ce dont il a grandement besoin, c'est de se sentir compris et aimé dans ses efforts d'élucidation, de se savoir concrètement appuyé dans ses cheminements par tous ceux-là qui sont, par profession ou par vocation, des artisans du langage.

Cette compréhension de l'homme — qui devrait apparaître comme une obligation morale — ne passe pas d'abord par les principes et les définitions, mais par ce qu'on peut appeler la participation au devenir collectif. Celui qui veut comprendre quelque chose au Québec d'aujourd'hui devra en épouser les préoccupations et, éprouvant en lui-même les tensions de son milieu, il pourra tenter de les expliciter et d'en chercher le vrai fondement. Or cette attitude suppose qu'on se soit libéré de la peur de l'affrontement, de la mise en question, de la nouveauté.

Le salaire de la peur

Mais, s'il faut apprendre à critiquer et à surmonter sa peur, ce n'est pas uniquement parce qu'elle s'avère néfaste pour l'individu qui n'en sonde pas les motifs et inutile

pour la société dont le citoyen craintif ne peut plus comprendre et vivre l'évolution. C'est aussi qu'elle provoque des attitudes sociales qui ne peuvent le plus souvent que contribuer, malgré elles évidemment, à apporter de nouveaux éléments de justification à ceux qui conçoivent l'avenir comme le rejet global du présent.

En effet, l'homme effrayé pourra adopter un comportement teinté de mauvais stoïcisme. Il feindra alors de vivre les situations nouvelles avec un suprême détachement, de penser le monde et les hommes sans partager leurs convulsions et leurs angoisses, avec la satisfaction de celui qui sait, tout en étant insensible à qui l'ignore. Ce sera le sage silencieux et aristocrate qui s'est fait d'abord sourd, celui qui ne trébuche jamais parce qu'il ne marche pas. Il pourra accomplir fidèlement son « devoir d'état », même si cette fidélité n'a guère souci de celle des autres.

Mais, si un tel comportement peut devenir le fait de celui qui est enclin à faire de l'isolement, provoqué par ses craintes, un présupposé de sa conduite, il ne peut guère dissiper la nostalgie du « bon vieux temps » et de l'unanimité sociologique qui le caractérisait. Or le désir de la restauration de l'ordre ancien ne trouve-t-il pas la voie royale de son accomplissement dans le recours à une autorité forte, autant policière que politique, qui sache prendre les moyens pour ramener les « égarés » dans le droit chemin ?

Toutefois, ni l'individualisme « blindé », qui croit pouvoir se désolidariser aussi facilement du destin collectif, ni l'autoritarisme hargneux qui, prétendant ne rechercher que le bien commun, finit par nuire à tout le monde, ne constituent des attitudes recevables. Ce sont des tentatives de fuite illusoires, parce que, dans les deux cas, on cherche à nier la réalité du conflit par le biais d'un discours (moral ou légal) étranger au contenu intrinsèque de la situation critique.

De plus, comme nous le laissons entrevoir plus haut, l'abstention et l'incompréhension servent indirectement une cause qu'elles méprisent pourtant directement. Ainsi, celui qui associe une pseudo-fidélité aux « vérités » et aux « valeurs » traditionnelles avec un désengagement politique accentué ne fait que donner à croire qu'en effet la pensée et le système de valeurs dont il vit sont tout simplement incapables de relever le défi que lancent les situations nouvelles. De même, le partisan de l'État policier devrait savoir qu'une dictature qui contredit les principes de la

démocratie constitue déjà un nouvel « ordre » en rupture avec l'ancien et que la violence, dissimulée ou manifeste, suscite la violence.

Vers un dépassement de la peur

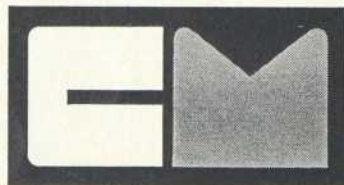
Le contraire du comportement peureux — qui, lui, au fond, est refus du présent et enferme l'homme dans des formes d'existence et de langage à tout le moins stériles — se trouve dans une attitude prospective et dialectique. La solution de nos difficultés ne nous précède pas; elle sera le salaire de nos efforts collectifs d'élucidation et de création. D'ailleurs, la « tradition » qu'on invoque si souvent, à tort et à raison, et dans laquelle seul un regard superficiel peut lire la tranquillité, manifeste cette incessante quête de la signification et cette lutte toujours reprise pour la détermination du destin historique de l'homme: comprise en sa profondeur, la tradition nous renvoie aux réalités brutales du présent et nous presse de penser celui-ci en fonction de l'avenir.

D'autre part, l'homme qui possède le sens de la dialectique ne craindra pas l'opposition, car il la croit importante pour l'avènement d'une parole plus vraie, plus adéquate, sur la réalité. S'il a foi en certaines valeurs, il ne sera pas enclin, toutefois, à en absolutiser des formes et des formules transitoires. Une crise sociale lui apparaîtra, d'ailleurs, comme l'occasion privilégiée de mettre à l'épreuve l'authenticité de son attachement à l'essentiel.

Par ailleurs, l'homme libre à l'égard de la peur sera prêt à payer le coût des combats qu'il veut mener et ne s'en remettra pas à d'autres pour les défrayer. Il n'en appellera pas aux valeurs pour que leur prétendue défense le dispense d'un témoignage plus existentiel, mais plutôt pour que son témoignage découvre un sens créateur à ses concitoyens.

En définitive, une seule peur devrait être nôtre: la peur, féconde, de la peur stérile. Mais la libération de cette dernière suppose qu'on ait commencé à faire la vérité sur soi comme sur les événements et qu'on vive de cette incessante révélation. En effet, une période de révolution spirituelle, qui rend problématique le domaine de l'avoir dans ses formes les plus subtiles, devrait nous ramener au souci premier d'être, collectivement et individuellement, non pas dans l'abondance, non pas dans une quiétude souvent trompeuse, mais dans l'irremplaçable, vivifiante et salutaire authenticité.

le meilleur choix d'équipements et d'accessoires



8225, boul. St-Laurent — tél. 389-8081
5975, boul. Monk — tél. 769-8815

ouvert jusqu'à 9.30 p.m.
le jeudi et le vendredi

LES IMPORTATIONS C.M.

LTÉE

photographiques
aux meilleurs
prix.

8225, BOULEVARD ST-LAURENT,
MONTRÉAL-351, QUÉ.,
TÉL.: 389-8081



Les chrétiens prient-ils encore?

Pierre LUCIER

PARMI LES CRISES qui secouent actuellement la vie chrétienne, il en est une qui semble l'atteindre et la menacer comme de l'intérieur: je veux parler de la crise de la prière. On la signale souvent, mais on se sent assez démuni quand il s'agit de dépasser la pure constatation des faits. On sent bien qu'il y a là une mutation qui touche une des structures les plus fondamentales de la conscience religieuse et qui exige que chaque chrétien apporte sa contribution à la réflexion commune.

1. Des faits

Il y a crise de la vie de prière. Qu'entend-on au juste par là? On veut dire le plus souvent que les formes traditionnelles de la prière sont de plus en plus abandonnées par un grand nombre de chrétiens, même engagés, tant chez les laïcs que chez les religieux et chez les prêtres. On connaît quelques enquêtes qui ont déjà été menées concernant la « pratique religieuse » — surtout dominicale — dans notre milieu; ce qu'il y a de frappant, c'est qu'on trouve de plus en plus de « non-pratiquants » parmi ceux qui se réclament de la foi chrétienne. Des données statistiques nous manquent encore sur la pratique de la prière « privée »: oraison, vie sacramentaire, prières qui traditionnellement jalonnaient la journée du chrétien. Il nous faudrait aussi des chiffres sur la situation de la prière dans les communautés religieuses et dans le clergé: ces données auraient valeur de « signes ». Mais on peut d'ores et déjà se demander combien de religieux, jeunes et moins jeunes, ont délaissé la pratique quotidienne de l'oraison ou de l'Eucharistie, combien de prêtres ont délaissé la récitation quotidienne du bréviaire ou la célébration quotidienne de l'Eucharistie.

C'est de cette façon que l'on pose le plus souvent le problème. En somme, on constate que le cadre de prière a « craqué » et que, par rapport aux canons traditionnels en usage dans l'Eglise, les chrétiens actuels semblent prier assez peu. Le verdict est grave; il laisse entendre qu'un grand nombre de chrétiens sont menacés de souffrir bientôt de « sous-alimentation spirituelle ».

On se perdrait en conjectures, si on voulait expliquer comment on a pu en arriver là. Imputer la crise à la lâcheté ou à la paresse n'est pas une explication qui résiste à l'analyse: on trouve toujours du temps pour ce qui réussit à canaliser vraiment les énergies. Le problème est de bien plus grande envergure; il n'est pas dissociable de la crise culturelle qui ébranle notre planète. Et qui dit transformation culturelle, dit principalement changement dans les modes de langage et d'expression et, plus fondamentalement, transformation dans l'être-au-monde lui-même. On ne voit pas pourquoi la prière traditionnelle échapperait à l'éclatement des formes traditionnelles d'expression: on

sait assez ce qui advient présentement à toutes les formes de langage stéréotypé ou de « dialogue par devers soi ». — Une recherche dans ce domaine est encore à faire.

Quoi qu'il en soit, même si la genèse de notre problème de prière demeure peu explorée, la situation est perçue par tous de façon assez claire: nous « prions », semble-t-il, de moins en moins.

2. Une approche courante

L'approche assez courante du problème n'est pas exempte de nostalgie et aussi, il faut bien le dire, de culpabilité. Plusieurs ont la vague impression que la situation présente est l'aboutissement d'une lente déchéance. On se rappelle l'idéal du « régime de prière », tel qu'on s'était habitué à le considérer et à l'accepter, et on se demande comment en retrouver l'ancienne consistance. Autrement dit, on semble penser qu'on devrait tenter de « redresser » la situation, en réaffirmant comme toujours valable un idéal de prière qui a nourri des générations de chrétiens.

Qui n'a pas entendu des sermons et des exhortations en ce sens? On y rappelle un certain nombre de principes « qui ont fait leur preuve »: « un chrétien qui ne prie pas est un chrétien en péril », « une foi qui ne s'exprime pas dans la prière est une foi qui s'illusionne sur sa propre solidité », « des formes de prière qui ont passé l'épreuve du temps ne peuvent pas être impunément délaissées », « la prière est aussi nécessaire que la respiration », etc. On propose alors une re-conversion courageuse à l'idéal séculaire de la prière et à la pratique régulière d'« actes de prière ».

On peut douter que cette façon de voir ait quelque avenir. A-t-on réussi à y trouver autre chose que malaise et vague regret du passé? S'y maintenir, c'est peut-être se condamner à demeurer paralysé. Les échecs répétés dans cette voie devraient faire comprendre à ceux qui sont « désireux de réforme » que le problème de la prière est trop compliqué pour être réglé par des « coups de barre » ou par des modifications au niveau des formules. On devrait surtout comprendre qu'il ne suffit pas de répéter des principes abstraits pour que l'expérience vitale se convertisse à ces principes. Il y a là un immense risque de « forcer » l'expérience en essayant à tout prix de trouver le sens de gestes et d'attitudes conformes à des « idéaux transcendants ». On risque surtout de réaliser au seul plan du langage l'adéquation entre la vie et l'« idéal » stéréotypé.

3. Pour une approche plus constructive

Demandons-nous si une autre approche ne donnerait pas des résultats plus éclairants et plus stimulants. Plutôt que de déplorer avec nostalgie la situation présente en la

comparant à un idéal abstrait et figé, ne pourrait-on pas se pencher sur la vie concrète et voir quel en est, *de fait*, le « pouls spirituel » ?

Le premier pas d'une critique prospective de notre prière ne consisterait-il pas à chercher à savoir où nous en sommes *de fait* par rapport aux fruits escomptés des formes traditionnelles de prière ? On a toujours vu dans la prière le moyen par excellence d'actualiser la conscience de la « présence divine », dans une « élévation de l'âme et du cœur vers Dieu », comme le disait le « petit catéchisme ». Ces formules sont anciennes, mais elles disent assez bien ce qu'elles veulent dire. Dans un langage plus accordé à l'expérimentation actuelle, il faudrait dire que la prière n'est rien d'autre que la saisie intime de ce que l'on est devant Dieu et devant les autres : par elle, on se « situe » comme croyant, dans son ouverture à Celui que l'on rejoint dans l'obscurité de la foi, par un climat et un environnement de silence, bien plus que par une verbalisation ou un « dialogue » jugés de plus en plus suspects. Dans la perspective chrétienne, être « uni à Dieu » signifierait donc que l'on vit dans la conscience d'être orienté, dans son intimité la plus secrète, vers une Présence « sans mains ni visage », mais sans cesse indiquée et manifestée en Jésus-Christ. En étant une reprise conciente du projet chrétien, en ravivant la visée chrétienne des décisions humaines, la prière situe le chrétien « en présence de Dieu » : en cela elle est irremplaçable.

Or, si l'on examine sous ce rapport l'ensemble de notre expérience « spirituelle », on est souvent obligé de reconnaître — même si les risques d'illusion sont grands en ce domaine — que beaucoup vivent plus « en présence de Dieu » maintenant qu'à l'époque où ils n'avaient guère dérogé au régime traditionnel de prière. Qu'est-ce à dire ? Certains s'aperçoivent qu'ils n'ont jamais été aussi conscients de leur situation devant Dieu et devant les autres, que le sentiment d'une Présence enveloppante ne les a jamais accompagnés avec autant de ténacité et d'impact quotidien, que le sens chrétien de l'histoire n'a jamais autant éclairé leurs décisions quotidiennes, que la signification de la vie chrétienne ou de la vie religieuse ne les a jamais atteints de façon aussi intime. Quant à la dimension ecclésiale de la foi, on doit constater qu'il y a ici et là un accroissement de charité et de vérité, plus d'efforts de compréhension et de rapprochement, plus de désirs de partager les expériences les plus fondamentales.

Même si le bon grain n'est pas toujours facile à distinguer de l'ivraie, l'analyse critique de notre prière doit s'instituer à partir de constatations de ce genre. Si, *de fait*, quelqu'un croit vivre dans une certaine « union à Dieu », c'est donc qu'il y a *dans son expérience* des données qui le rapprochent de Dieu. S'il « grille » — pour reprendre une expression savoureuse d'un bon ami —, c'est donc qu'il est en quelque façon exposé aux rayons du soleil ! Il serait donc plus juste de chercher à détecter les élans de l'expérience qui *de fait* ouvrent à Dieu, que de confesser *a priori* qu'on ne doit pas être près de Dieu, *puisque* l'on « prie » peu. Un effort pour expliciter en quoi l'expérience ouvre à Dieu équivaut à discerner les invitations divines

dans la vie de chaque jour. C'est aussi établir des points de repère pour apprécier *de l'intérieur* le cheminement chrétien.

Quand donc l'on réfléchit dans cette voie, quatre champs d'expérience me semblent être des lieux actuels de sollicitation divine dans la vie de beaucoup de chrétiens, laïcs, religieux et prêtres.

A) *Les formes traditionnelles de prière*

D'abord — n'exagérons rien ! — toutes les formes traditionnelles de prière n'ont pas été évacuées de nos vies. Au premier chef, l'Eucharistie, la plus traditionnelle des prières, — peut-être la seule à avoir des garanties de survie. Dans des formes qui se cherchent encore, la célébration de l'Eucharistie constitue pour plusieurs une voie privilégiée d'approfondissement dans la foi : beaucoup d'entre nous, selon des rythmes qui varient, y puisent et y expriment leur fidélité la plus essentielle.

Quant aux temps d'« oraison », même si le rythme quotidien a été assez massivement abandonné, beaucoup y recourent périodiquement. Qui d'entre nous n'en sent pas parfois le besoin, surtout aux périodes plus fébriles où il risque de s'échapper à lui-même ? Sans aucun souci de la longueur ou de la modalité, il arrive alors de chercher dans une oraison silencieuse une sorte de consistance qui resitue en profondeur, dans une disponibilité plus grande à cette Présence mystérieuse dont nous parlions plus haut.

B) *L'impact de l'« être-chrétien » et de l'« être-religieux »*

Les transformations radicales du monde chrétien traditionnel confrontent le chrétien à l'essentiel de son baptême, comme elles confrontent le religieux à l'essentiel de sa consécration religieuse. L'insertion massive du croyant dans le « vrai monde » rend l'impact de l'être-chrétien et de l'être-religieux de plus en plus concret et quotidien : c'est la vie de chaque jour qui se charge de rappeler qu'on a mis sa vie sur plus grand que soi. C'est peut-être dans ce climat senti et vécu, dans ce sentiment fréquemment actualisé d'être rattaché par tout soi-même à une Réalité plus grande, que consiste l'essentiel de la prière du chrétien d'aujourd'hui.

En somme, l'éclatement de la « société chrétienne » favorise une identification de plus en plus consciente de ce que l'on est, comme chrétien et comme religieux, devant Dieu et devant les autres : cela n'est-il pas le but que visaient les formes traditionnelles de prière ? Ce qui voudrait dire que la conscience du caractère « singulier » de l'être-chrétien et de l'être-religieux, conscience ravivée par le cadre sécularisé où évolue présentement la vie chrétienne, constitue un autre mode existentiel d'« élévation de l'âme et du cœur vers Dieu ».

C) *Le décroisement de la vie*

Faute de mieux, j'emploie cette expression pour désigner le fait que beaucoup de chrétiens ont de moins en moins une vie « spirituelle » à part, comme une sorte d'activité autonome ayant sa cohérence propre et chargée d'éclairer les « autres » secteurs de la vie. La « vie spiri-

tuelle » est bien plutôt une sorte de dimension, de niveau de profondeur, à l'intérieur de l'ensemble de l'agir. Elle désigne ce cheminement de conversion à Jésus-Christ de tous les dynamismes de l'existence. Elle est inséparable, par exemple, de l'activité intellectuelle, professionnelle, de la vie affective et communautaire.

Toutes ces activités peuvent être autant de pas dans la conscience de la Présence de Dieu. Pour autant qu'elles stimulent à être plus vrai, à mieux saisir le fond de son être devant Dieu et devant les autres, elles *sont* prière. Même si l'on se préoccupe peu de savoir s'il s'agit d'activités « spirituelles », on sent de plus en plus clairement que c'est l'ensemble de l'itinéraire vital qui rapproche de Dieu. Je sais que toutes ces études, tous ces travaux, ces rencontres, ces échanges, ces réflexions, tous ces temps de silence et d'approfondissement que je vis dans mes déplacements solitaires en ville, ou dans mon fauteuil quand j'écoute la bande FM, ou même quand je me rase ou quand je lave un plancher, je sais que tout cela *est* ma vie spirituelle, *ma prière*, et que Dieu m'y guide sûrement.

D) L'effort communautaire

L'effort communautaire, que l'on remarque dans divers groupes de chrétiens et dans diverses communautés religieuses, me semble présentement une autre voie de mise en présence de Dieu. Pour peu que l'on veuille en arriver à un véritable partage fraternel à tous les niveaux, on s'aperçoit vite de ce que cette entreprise représente de dépouillement et de sortie de soi. La vie « en église » apparaît ainsi comme une lente croissance. La question du fondement et de l'orientation de cette vie ne saurait être évitée. Et c'est parce qu'elle ne peut pas être authentique sans aboutir au partage fraternel du projet le plus

essentiel, que la vie communautaire constitue une sorte de rappel quotidien de la conversion à Jésus-Christ: ce en quoi elle *est* prière. C'est aussi pour cela que l'évolution de la prière communautaire exige qu'on y mette le temps. S'il est vrai que la prière s'enracine dans l'orientation la plus intime d'un individu, on comprend que la rencontre communautaire dans la prière ne puisse pas suivre des rythmes autres que ceux de la rencontre inter-personnelle elle-même. On ne parvient pas du jour au lendemain à un partage de ce type: c'est pourtant là une exigence de la prière communautaire. Comment ne pas y voir un appel de l'Esprit, auquel on doit accepter de répondre dans la patience ? N'est-ce pas là une voie très actuelle d'« élévation du cœur et de l'âme vers Dieu » ?

Voilà un type de réflexion qui s'offre à des chrétiens et à des religieux « vivant dans le monde » qui veulent critiquer *de l'intérieur* l'ensemble de leur vie de prière. Sans doute y a-t-il là plus de tâtonnements que dans une analyse basée sur la conformité à des normes fixes. Mais ce que nous savons maintenant de l'homme et les échecs actuels de tant de « tentatives de réforme » devraient nous inciter à aller plus avant dans la direction que l'on a essayé d'évoquer ici. Peut-être est-ce là que nous avons le plus de chances de saisir sur le vif les orientations profondes de l'expérience et, par là, de « discerner » plus correctement les « sollicitations de l'Esprit ». En nous engageant dans cette voie, nous ne ferions que prendre au sérieux le meilleur de la spiritualité ignatienne, — pour ne mentionner que celle-ci, — toute centrée sur la « contemplation dans l'action » et sur le « discernement des esprits »; Ignace lui-même était le premier à admettre le caractère relatif des « régimes » de prière, l'essentiel étant de vivre dans l'« union à Dieu » et la « fidélité à l'Esprit ».

Réflexions sur «Un sens au voyage»

Notre catéchèse des adolescents

Julien HARVEY

Le catéchète et la situation

Le catéchète de tous les temps est confronté à une double difficulté: il doit à la fois rendre le message de l'Évangile *accessible*, croyable, sauveur, et le transmettre *sans le falsifier*. Les deux exigences sont déjà soulignées dans l'Évangile lui-même. Si nous observons par ailleurs la tradition catéchétique catholique des derniers siècles, il nous faut constater qu'elle a surtout insisté sur la fidélité au message, sans se soucier aussi fortement de le rendre accessible. Lorsque des catéchismes fondamentaux ont été rédigés, après le concile de Trente, le climat de tension provenant de la Réforme a fait que le Catéchisme du Con-

cile, comme ceux de saint Robert Bellarmin et de Pierre Canisius, a surtout reformulé, en termes plus simples, l'essentiel de la théologie dogmatique de l'époque. Ces ouvrages ont profondément marqué la catéchèse de chez nous, car ils ont servi de source et de modèle au Petit Catéchisme de Québec, que tous les Canadiens français de plus de 25 ans ont étudié. Ce type de catéchisme comportait beaucoup d'avantages sur le plan de la clarté intellectuelle, n'exigeait aucune préparation spéciale du catéchète ni même, à la limite, son engagement personnel de vie chrétienne, et il correspondait sans doute aux besoins d'une époque où la vie familiale et paroissiale apportait le complément d'adaptation à la vie qui pouvait

manquer dans le manuel et dans la catéchèse orale qu'il suscitait.

Mais nous devons admettre que la situation a profondément évolué. La transmission de la foi à nos plus jeunes ne se fait plus facilement, et elle ne peut plus se faire à travers une présentation systématique très intellectualisée, au point qu'on puisse l'apprendre par cœur. L'évolution des moyens de communication, tout particulièrement l'avènement de la télévision, le virage de la pédagogie générale vers les méthodes actives, le renouvellement surtout de l'expérience de la vie chez les plus jeunes, tout indique qu'une continuation de la tradition catéchétique ancienne risque fortement de ne transmettre qu'une *érudition religieuse* superficielle, dont la vie se débarrassera plus tard trop facilement, surtout dans un milieu de plus en plus pluraliste.

Réaction de notre catéchèse

Devant cette situation, il est réconfortant de constater que la réaction catéchétique a été très vive et qu'elle a commencé, surtout depuis cinq ans, à produire des instruments pédagogiques de plus en plus adaptés. Il faut signaler ici de façon spéciale l'influence de Mgr Coderre, évêque de Saint-Jean, et de l'Office Catéchistique Provincial. L'effort a commencé au niveau de la catéchèse des enfants. *Viens vers le Père* (6-7 ans) est de 1964; il a été suivi de *Célébrons ses merveilles* (7-8 ans) en 1965, de *Rassemblés dans l'amour* (8-9 ans) en 1966, de *Nous avons vu le Seigneur* (9-10 ans) en 1967, et la série continue.

Sans vouloir faire ici la longue génétique du renouveau de notre catéchèse pour enfants, disons qu'elle dépend largement de l'école belge de *Lumen Vitæ*, et tout spécialement de l'intuition méthodologique de Pierre Ranwez. Ranwez qui, depuis 1957, a publié de remarquables ouvrages de catéchèse des tout-petits (*Ensemble vers le Seigneur*, puis *Écoute, mon fils*), s'est attaché aux critères de formation d'une expérience de la grâce chez l'enfant, en s'appuyant sur les travaux de Maréchal, Mouroux, Congar et Rahner.¹ Ce qu'il recherche explicitement est une *pédagogie de l'acte de foi* à travers une *pédagogie des signes* de Dieu dans la vie concrète quotidienne. Constatant qu'une initiation chrétienne de l'enfant moderne à partir des signes de Dieu dans la Bible s'avérait inefficace, il a cherché à faire lire par transparence l'action de Dieu dans l'expérience même de l'enfant. L'expérience de l'élan vers l'avenir, de l'émerveillement, de l'amour-confiance deviennent chez lui signes de Dieu, au sens fort du terme, signes vécus avant d'être compris. Les révéler à l'enfant est l'objet de la catéchèse; l'enfant pourra ensuite, comme adulte, lire ces mêmes signes dans l'Écriture et la vie de l'Église.

Ranwez, tout comme ses continuateurs canadiens, a toujours affirmé qu'une telle catéchèse requiert, pour

réussir, un sérieux *engagement* du catéchète et des parents. Et la question demeure toujours posée à chacun de nous: beaucoup d'échecs partiels de la catéchèse canadienne ne sont-ils pas à expliquer par le refus de l'engagement sincère chez plusieurs catéchètes et plusieurs parents? Si la présence et l'action de Dieu ne deviennent visibles à l'enfant que dans le livre, jamais dans la vie concrète du catéchète ni à la maison, l'expérience de la grâce risque fort de n'être jamais faite.

Catéchèse des adolescents

Voici maintenant qu'une équipe renouvelée de l'Office Catéchistique Provincial s'est engagée, surtout depuis deux ans, dans la catéchèse des adolescents. La série "Un sens au voyage" comporte déjà trois fascicules à l'usage de l'étudiant, autant pour le catéchète, en plus d'une introduction générale. Les thèmes: "Le corps", "L'activité humaine", "La rupture". La présentation est admirable, et il est probable que les cahiers de catéchèse seront les plus attrayants de tous les ouvrages mis entre les mains des étudiants à ce niveau.

Plusieurs traits fondamentaux de la méthode de l'école de Bruxelles se révèlent encore ici (influence de M. van Caster), mais en plus, signe de la capacité d'adaptation de nos catéchètes, une nouvelle et heureuse influence, celle de l'Institut de Catéchèse de Paris. L'apport capital, dans la structure de la méthode, est celui de J. Audinet et de J. Le Du, avec en plus certains éléments empruntés à P. Babin. L'intuition fondamentale est ici la communication réelle entre la vision du monde de l'adolescent et le mystère du Christ. Et le souci constant est de faire saisir, par dévoilement et transparence, cette *présence de la grâce dans la question bien posée*. Il s'agit ensuite de bien poser les questions. La démarche de la catéchèse sera le mouvement par lequel le projet de salut divin en Jésus sera présenté à l'adolescent ou à l'adolescente en liaison avec sa propre vision du monde, avec ses espoirs et ses désirs².

Ceci admis, les centres d'intérêt remplacent les programmes³. Et trois points de départ s'offrent simultanément, dans la plupart des cas: la problématique rationnelle de l'adolescent (Jésus comme explication de la cohérence de la vie et du monde), l'appel des valeurs (continuité, rupture et dépassements exigés par la vie loyalement vécue), la signification des situations concrètes (lecture des situations comme signes des temps). Le terme visé n'est pratiquement jamais l'information abstraite, mais plutôt la conversion, la révision de vie, la lecture de sa vocation personnelle dans le monde présent.

On remarque dans les travaux de l'équipe canadienne une influence toute spéciale de J. Le Du, qui accentue plus fortement que d'autres la réflexion de départ sur l'aventure humaine. Plusieurs ont vivement critiqué "Un

1. On lira avec intérêt "Le discernement de l'expérience religieuse chez l'enfant", *Lumen Vitæ* 19 (1964): 221-242.

2. Voir J. Audinet, *Vers une catéchèse des adolescents. Essai de méthodologie*, Paris, 1964.

3. H. Holstein, "Programmes ou centres d'intérêt?", *Catéchèse* 5 (1965): 415-430.

sens au voyage" dès la parution des premiers cahiers, en particulier à cause des thèmes choisis (tout spécialement "Le corps") et en raison de cette très longue réflexion sur la vie humaine avant de parler de la réponse de Jésus-Christ. On a soupçonné que la réflexion sur "Le corps" aboutirait à un cours de sexologie, que celle sur "L'activité humaine" glisserait vers l'orientation professionnelle et que l'étude sur "La rupture" tournerait en un manuel de la contestation familiale et sociale! Dans chacun des cas, ces niveaux d'explicitation doivent être traversés, non pas contournés, mais dépassés. Car il est un point essentiel à saisir, et les auteurs le soulignent: la grâce est déjà profondément à l'œuvre *dans la question elle-même*, et non pas seulement dans la réponse. Il faut en outre demander à ces critiques s'ils ont vraiment songé au fait que nous sommes très souvent, chez nous et à l'heure actuelle, en face d'une telle pénétration de la révolution culturelle chez nos plus jeunes que la catéchèse joue très souvent en même temps le rôle de pré-catéchèse et d'évangélisation: nous ne sommes certainement plus un peuple "catholique de naissance" et le Canada français aurait intérêt à se demander, sans amertume comme sans angoisse, s'il n'est pas un pays de mission⁴. On se prend à souhaiter que plusieurs lisent, pour se convaincre de la qualité de cette méthode, un ouvrage comme celui de Sr M. C. Jézierski, *L'eucharistie dans la vie des jeunes*, Paris, 1966. On se prend aussi à songer à un fait indéniable, même s'il tend à s'atténuer: l'hostilité à peine voilée, chez nous, d'un bon nombre de théologiens à l'égard des catéchètes. Dans la situation actuelle, il est plus que temps que de telles tensions disparaissent et soient remplacées par une collaboration positive. La vocation de catéchète est devenue une vocation héroïque. Ce sont nos catéchètes qui font face quotidiennement à la grande contestation de la foi par nos plus jeunes. Et, s'ils sentent de l'autre côté le soupçon des pasteurs et des théologiens, leur position devient intenable. Beaucoup ont déjà abandonné le combat, les statistiques du Ministère de l'Éducation en font foi. Devant ces faits, les sottes oppositions professionnelles doivent céder et se transformer en collaboration active.

L'avenir de la catéchèse

La fonction, ou la vocation, de catéchète est devenue beaucoup plus difficile. À la fois en raison de la situation et de l'exigence des méthodes qui s'y adaptent. Ces méthodes exigent du catéchète une foi vivante et vécue, un approfondissement de sa vraie expérience de la vie et la capacité de témoigner. Une transmission objective du message chrétien pouvait à la rigueur être faite par un catéchète incroyant, mais intellectuellement honnête. La série "Un sens au voyage" ne permet plus rien de tel; comme les cahiers ne veulent faire aucune propagande, mais veulent susciter une adhésion humaine libre et vécue sous la grâce, la catéchèse concrète est, pour reprendre une expression de Mgr Jaeger, évêque de Paderborn, la foi-vécue-devant-les-autres.

4. Voir J. Le Du, "Catéchèse, pré-catéchèse", *Catéchèse* 5 (1965): 395-414.

Les cahiers actuellement publiés ne sont pas parfaits. Tous pourront même constater un progrès constant du premier au troisième. On notera en particulier le choix progressivement plus judicieux des photos, dans un effort pour utiliser ce langage que nos plus jeunes lisent beaucoup mieux que nous, le *photolangage*, pour reprendre l'expression que les éditions catéchétiques de Lyon ont créée. Il faudra que les éditeurs aident davantage le catéchète; au lieu des longues enquêtes sociologiques sur divers aspects de la foi, il faudrait insister sur les points de départ de la méthode, les attitudes, l'usage de la dynamique des groupes, le lien à la liturgie, quitte à publier en fascicules séparés les enquêtes elles-mêmes. Il faudra aussi mieux aider le catéchète à lire l'Évangile, sans redevenir un fondamentaliste ni un bibliciste.

En d'autres termes, il faut créer peu à peu une mentalité et une tradition; si bien que des sessions d'initiation, des travaux d'équipe, des publications complémentaires dans des revues seront de plus en plus indispensables. La communication en retour entre les équipes de rédaction, d'une part, et les éducateurs et parents d'autre part, sera également indispensable.

Un dernier point mérite considération, à savoir que la situation évolue très vite, et de même la mentalité correspondante à la situation, et que la catéchèse doit la précéder; si bien que, malgré des coûts plus élevés, les tirages ne doivent pas devenir trop considérables, de façon à permettre des améliorations constantes. L'exemple du monumental cathéchisme des diocèses d'Allemagne doit ici nous éclairer: on a pris plus de 25 ans à le faire, mais il ne peut se modifier facilement; on en a fait un chef-d'œuvre, mais pour être aussitôt surpris par le Concile et par le renouveau liturgique. Dans cette perspective, la publication en cahiers légers, dont deux ou même trois peuvent servir pendant la même année, apparaît comme une initiative heureuse.

Nous sommes donc en face d'une aventure, aventure sérieusement préparée et garantie par des expériences étrangères poussées. Elle doit être entreprise et poursuivie avec optimisme, compétence et foi. Elle exige d'être soutenue: elle suscite tellement de questions, comme tous les renouvellements profonds, que si elle n'obtient pas la collaboration positive des autorités, des pasteurs et théologiens, des parents surtout, elle risque d'être bloquée par une contestation qui ne saurait pas, par ailleurs, comment remplacer cet effort. Il me semble que c'est précisément de ceux qui appuieront fortement l'entreprise que les critiques constructives doivent en même temps venir.

Le mois prochain, un NUMÉRO SPÉCIAL :

1960-1969 - BILAN D'UNE DÉCENNIE

L'évolution politique, économique, culturelle et religieuse du Québec au cours des dix dernières années.

Articles de Gérard Bergeron, Fernand Dumont, Jean Éthier-Blais, Paul-Émile Gingras, Jacques Parizeau...

Le creuset montréalais, ordalie du Québec

René DIONNE

DE PLUS EN PLUS on le sent, on le dit, on le répète, on le crie avec crainte ou effroi, fureur ou désespoir, et les événements politiques, les troubles sociaux récents, — qu'il s'agisse de conflits scolaires, de démêlés syndicaux ou de manifestations populaires plus ou moins organisées, — le laissent crûment apercevoir: c'est Montréal qui mène la danse, c'est à Montréal, non pas que se jouera demain, mais que se joue actuellement le sort du Québec. Celui-ci va bientôt prendre le visage que celle-là se donne rapidement aujourd'hui. Montréal, j'en conviens, n'est pas tout le Québec, mais c'en est la tête; la Vieille Capitale peut bien avoir encore l'impression, sinon de tout mener, du moins de décider en dernier ressort, il reste que, à y regarder de près et y bien voir, elle ne réussit tout au plus, — et avec quelle peine, voire quelle opération magique de dernière minute! — qu'à mettre un peu d'ordre dans le courant de vie qui naît et se développe à partir de la métropole et ne fait, tout comme le Saint-Laurent, que passer, en se rétrécissant mais sans se laisser endiguer, dans le goulot québécois, avant de se perdre dans l'immensité de la mer. On peut canaliser un fleuve, on ne lui barre pas la route: qu'on renonce ou qu'on se refuse à lui faire son lit, il inondera le pays entier.

Montréal, une puissance

Douteriez-vous encore de l'importance capitale de Montréal, prenez et lisez le beau livre que vient de faire paraître Antoine Sirois: *Montréal dans le roman canadien*¹. L'ouvrage se présente comme un manuel et il en a

tout le sérieux, mais il n'en est pas un. S'il en emprunte l'allure, c'est qu'on l'a muni d'une solide reliure cartonnée, puis magnifiquement illustré, et qu'il porte bien en évidence ses divisions et subdivisions; sa table des matières n'a rien non plus de littéraire: elle affiche le sec vocabulaire et les rationnels chefs d'étude des livres de sociologie. Rien que de normal à cela, puisque, par son objet même, ce volume se situe au confluent de la littérature et de la sociologie, à ce point où l'œuvre littéraire, — qu'on la considère comme un miroir de la société ou l'un de ses multiples reflets, — se prête à une étude de la pensée et des sentiments propres aux citoyens d'un pays ou d'une ville.

Il n'est question que de Montréal dans le volume de M. Sirois; pourtant, on a l'impression que, si toute la littérature québécoise n'est pas là, le meilleur s'y retrouve quand même. Loin de moi la pensée que les Québécois n'écrivent pas: Savard, Lemelin, Giroux, et quelques autres de là-bas existent, je le sais. Il reste que, pour peu que l'on prête attention au lieu de publication de nos œuvres littéraires, on a tôt fait de remarquer que Montréal, surtout depuis quelques années, apparaît comme le lieu privilégié de l'édition littéraire. Et il semble tout aussi évident, à première vue, que ce qui se publie à Québec n'a pas le caractère de ce qui paraît à Montréal. Ici, c'est le nombre, la qualité, l'aventure, l'avenir; là, c'est le petit peu, le passé, la tradition, sauf exceptions bien rares. Faut-il vérifier, prenez *Livres et auteurs canadiens 1968*²; qu'a-t-on publié à l'un et l'autre endroit? À Montréal, des romans de Hubert Aquin, Réal Benoît, Marie-Claire Blais, Roch

Carrier, Jean Éthier-Blais, Jacques Ferron, Alain Pontaut, Yves Thériault, etc.; à Québec, un roman de Roland Brossard (qui est-il?) et *les Cormorans* de Suzanne Paradis (la même, l'unique, toujours!), et il n'y a pas de etc.³ En poésie, la situation est sensiblement la même: aux Montréalais Paul Chamberland et Gilbert Langevin peut-on comparer Reine Malouin et Madeleine Guimont? Ailleurs en province? Rien de plus ou rien de mieux qu'à Québec. Au fond, il y a Montréal, puis le reste de la province (ou de notre pays), la Vieille Capitale y comprise.

Dès lors, on ne s'étonne plus que Gilles Marcotte ose affirmer, dans l'admirable préface qu'il a écrite pour le volume de M. Sirois, que, « dans notre littérature, Montréal est la cause et l'effet, la figure et le lieu », puis, continuant sa réflexion, qu'il se demande si, en place de l'épithète « québécoise » que, depuis quelques années, on veut substituer à celle de « canadienne-française » lorsqu'il s'agit de qualifier notre littérature, il ne vaudrait pas mieux utiliser celle de « mont-réalaie ». « On ne peut éviter, écrit-il, de poser la question après avoir lu l'ouvrage d'Antoine Sirois. Il a choisi de n'analyser que les œuvres où la métropole est décrite avec une certaine abondance de détails, mais on pourrait en citer beaucoup d'autres où, bien que sa présence soit plus discrètement évoquée, elle apparaît comme le vortex de l'expérience romanesque. »

3. Je n'ignore pas qu'un Québécois, Jean Nadeau, a obtenu, cette année-là, le Prix Jean-Béraud; mais c'est à Montréal qu'il l'a reçu et c'est à Montréal qu'il a publié son roman.

1. Montréal, Marcel Didier, 1969, 195 pp., 23 cm.

2. Montréal, Editions Jumonville, 1969, pp. 254ss.

Montréal, un creuset

Mais alors, Montréal, puisque c'est si important, qu'est-ce que c'est ? Telle est la question que M. Sirois a posée à 29 romans écrits par 22 auteurs de langue française et à 12 romans de langue anglaise écrits par 8 auteurs, toutes œuvres ayant paru de 1942 à 1965 et choisies pour leur qualité littéraire tout autant que pour leur sujet ⁴.

Montréal, c'est d'abord une ville admirablement bien située au carrefour de multiples voies de communications, ainsi que le notent écrivains et voyageurs depuis quatre siècles ⁵. Aujourd'hui, et depuis près d'un siècle, cette ville ne cesse de grandir et de faire montre d'un dynamisme extraordinaire tout tourné vers un avenir à construire dans un monde industriel nord-américain. Ses habitants sont venus de partout, entre autres des Îles Britanniques et de la campagne québécoise, et ils ont accepté parmi eux un fort groupe de Juifs sortis pour la plupart de l'Europe centrale. Au fond, Montréal, ça n'a d'abord été qu'un immense creuset où se sont agglomérés des individus de maintes nations. Aussi la ville fait-elle étalage d'un fort cosmopolitisme. Il se trouve cependant que, à la différence du « melting-pot » américain, elle ne s'est pas révélée d'emblée lieu de fonte et que, intérieurement tout comme extérieurement, elle affiche encore trois visages bien distincts, que sa division en blocs raciaux juxtapose résidentiellement sans les joindre d'un ciment chaud et fusionnant.

Montréal ? Un agglomérat de trois groupes ethniques compacts : « un puissant groupement anglais vers le Sud-Ouest, une souple échine juive vers le Centre, une énorme agglomération française qui tient tout le Nord et pousse des prolongements vers le Sud et l'Ouest » ⁶. Au centre, on s'enrichit,

puis l'on passe à l'Ouest qui, depuis un siècle déjà, vit fort bien. Aux autres points cardinaux, on végète, en français. Cette situation, le groupe français l'a d'abord assez bien acceptée, car elle ne lui paraissait que transitoire; peu à peu, pensait-on, au contact de l'Anglo-Saxon ou du Juifs, le Français apprendrait à s'enrichir et il aurait, lui aussi, sa part de la fortune montréalaise. L'expérience, pour jeune qu'elle soit, s'est révélée extrêmement cruelle et décevante. Les autres ont continué de grossir leur lot; nous, sauf exceptions, de servir d'hommes de peine dans une ville que l'on dit être nôtre.

Montréal, un bien anglais

Mais est-elle vraiment nôtre, cette ville ? Les Français ont fondé Montréal il y a de cela, malgré tout, fort longtemps; les Anglais, plus récemment, c'est-à-dire au siècle dernier, ont engendré la vie qui circule aujourd'hui avec affolement dans ses veines. Depuis que la terre ne les fait plus assez vivre, les Français ont commencé de bâtir à Montréal des maisons qu'ils habitent souvent sans les posséder; les Anglais, eux, ont continué d'exploiter inexorablement la ville et ils y ont élevé des gratte-ciel dont l'ombre puissante allonge de plus en plus leur main d'empoigne sur le Québec tout entier. Les Anglais, nous disent les romanciers de l'une et l'autre langue, sont chez eux à Montréal; ils s'y sentent à l'aise, ils aiment la grande ville d'un attachement naturellement cordial. « Ce qui nous apparaît le plus frappant, écrit M. Sirois, dans les sentiments exprimés » sur leur ville par les personnages des romanciers d'expression anglaise, « c'est le sentiment d'affection, et d'une affection comme on peut en entretenir pour une personne ou pour un bien à soi qui sont chers » ⁷. Et notre essayiste de se demander si cet attachement du cœur ne traduit pas « un sentiment bien déterminé de longue possession » ⁸.

Rien de tel chez les romanciers d'expression française. Leurs personnages sont en face de Montréal com-

me d'une ville à conquérir. Ils s'y sentent à l'étroit, même s'ils en occupent, de fait, le plus grand espace. Ils s'y croient toujours en danger, même s'ils y sont (mais pour combien de temps encore ?) les plus nombreux. Ils détiennent le pouvoir politique, mais c'est l'économique qui régit tout, et il leur échappe; les possédants, ce sont les autres: Anglais et Juifs. Ceux-là vivent à Montréal; les Français y existent seulement: « Pour s'épanouir, il faut s'enraciner », et les ouvriers canadiens-français ne peuvent, semble-t-il, ni « s'attacher à un emploi » ni « se fixer à un domicile » ⁹. Il leur arrivait même, naguère encore, de rêver d'un possible retour à la terre; aujourd'hui, il semble que les aînés ont fini par se résigner à l'existence montréalaise, tandis que les jeunes, comptant bien l'assumer, ont tendance à ne regarder que l'avenir et à travailler désespérément à le faire leur et le plus beau possible.

Montréal, une lice

Réussiront-ils ? Pour un bon nombre, on peut le croire, puisqu'ils sont prêts à y mettre le prix. Et ce prix est fort élevé; du moins aux yeux des aînés, qui ne se sont jamais résolus collectivement à le payer. Ce prix, c'est d'abord un renversement des valeurs: il faut cesser de croire que la culture et les idées générales assurent le pain et le succès en affaires dans la société montréalaise; il faut renoncer également à compter sur la politique pour garantir la survie et le bien-être du groupe français. À Montréal (aussi bien dire au Québec), c'est désormais l'argent qui fait vivre et régner. Il y a déjà belle lurette qu'il en est ainsi, mais, à quelques têtes près, les Canadiens français des vieilles générations ont toujours refusé de l'admettre. Pour eux, les valeurs spirituelles devaient infailliblement l'emporter, un jour, sur les valeurs matérielles. Il se trouve cependant que celles-ci nous font vitaleusement défaut et que les autres, les éternelles, ont perdu leur attrait auprès des jeunes. Elles sont mêmes devenues l'objet d'une critique acerbe et on leur préfère aujourd'hui

4. *Montréal dans le roman contemporain*, 7.

5. M. Sirois a fait précéder son étude d'une très intéressante « Présentation historique, géographique et sociologique de Montréal » (pp. XI-XLVI) et suivre d'un appendice bien documenté: « Présence de Montréal dans les récits des écrivains-voyageurs français et anglais jusqu'à 1945 » (pp. 147-173).

6. Raoul Blanchard, cité par A. Sirois, *ibid.*, XXVIII.

7. *Montréal dans le roman contemporain*, 20.

8. *Ibid.*, 21.

9. *Ibid.*, 74.

celles que l'on rejetait hier: les anglo-saxonnes.

Les spirituelles étaient-elles fausses ? Que non, et elles restent nécessaires, mais ceux qui les portaient et étaient censés en vivre ont manqué à les approfondir et à les adapter. Passant de la campagne à la ville, nos ruraux n'ont pas su intégrer leur culture paysanne et traditionnelle à la civilisation urbaine: leur religion, plus extérieure qu'intérieure, plus nationale et collective que personnelle, s'est enfoncée dans un formalisme stérile; leur langue n'a pas réussi à surmonter le handicap que représentait pour l'autonomie de sa vie l'existence d'une structure industrielle anglaise de conception et d'expression; leur famille n'a pas su développer ou inventer les liens nouveaux que requerrait pour le maintien de sa cohésion le mode de vie urbain. Si l'on tient encore à son identité française (ou à son identité juive, car sur ce point le problème est le même pour les Montréalais de l'une et de l'autre origine), c'est pour une qualité et une quantité de plus en plus réduites de valeurs traditionnelles¹⁰.

De plus en plus, la valeur mont-réalaise primordiale, c'est l'argent, même pour les Canadiens français; la métropole est en train de devenir pour eux, comme elle l'est depuis des générations pour les Canadiens d'origine juive ou britannique, une « lice »¹¹, « une ville de conquête et d'ascension »¹². Déjà on remarque chez certains groupes une adaptation réelle à la ville: il s'agit d'une part de commerçants, mais surtout de « l'intelligentsia »¹³ qui, devant son existence à la ville, s'y trouve naturellement à l'aise¹⁴, et de la couche socio-économique supérieure, soit qu'elle ait « atteint le sommet », soit qu'elle s'en approche avec confiance. La métropole, pour ces nouveaux intégrés ou assimilés, n'a rien du lieu de perdition

de jadis; elle offre seulement « un terrain propice à toutes les ambitions et à toutes les conquêtes »¹⁵. Qu'ils réussissent, et ils rejoindront là-haut, dans le domaine de la Montagne, « la couche socio-économique supérieure d'origine anglaise » qui est à Montréal « dans son domaine propre, qu'elle exploite avec assurance et succès, naturellement »¹⁶. De là il y a risque que ceux d'en-bas leur paraissent bien pitoyables et il est à craindre que, honteux de ces vieux frères, ils ne tentent de les ignorer. Mal leur en prendra cependant, car il y a lieu de croire que, chez la masse des inadaptés ou des mésadaptés, les problèmes de langue et de race deviendront bientôt secondaires, ensevelis qu'ils seront sous une grande misère: la pauvreté. Le problème, de national qu'il était, sera devenu social, pour le mieux ou pour le pis... Déjà, des signes avant-coureurs sont là, qui nous avertissent que le conflit des valeurs, d'horizontal qu'il a surtout été jusqu'ici (c'est-à-dire entre races ou groupes nationaux), se transmue en vertical (c'est-à-dire entre générations et groupes sociaux: pauvres contre riches).

Montréal, une ordalie

Écrivant *Convergences*¹⁷, Jean Le Moyne, au retour de ses lectures anglaises et de sa prise de conscience dans Henry James de notre différenciation nord-américaine, s'était demandé s'il serait un jour possible pour les Canadiens français de rendre compte d'eux-mêmes et de l'Amérique en langue française; et il prophétisait que non, notre information au niveau de la vie quotidienne étant par trop américaine. Devant l'extension de la vie montréalaise et son emprise sur l'orientation de la vie québécoise, il n'est nul besoin de prophétiser: « ça y est »; la métropole canadienne, informée par trois groupes nationaux différents: Français, Anglais et Juifs, n'a de visage en littérature que multiple, ethniquement parlant, mais au niveau des valeurs se dessine une étrange

tendance: on ne tient plus bien à une religion dont les meilleurs fidèles se demandent, individuellement ou corpusculairement, quelle forme elle devrait prendre, on ne parle guère de culture que pour s'interroger sur ses formes à venir et, si l'on tient encore à sa langue, c'est avec des réflexes d'agonisants qui soupçonnent fort que la vie continuerait, autre mais plus intéressante, s'ils consentaient seulement à emprunter la voie royale qui a fait le succès du conquérant: « Les Canadiens anglais ont su concilier, dans la ville, religion et prospérité, et même les sévères presbytériens gardent bonne conscience dans l'accumulation des richesses et la conquête de la puissance. »¹⁸ Ils sont le petit nombre, pourtant ils détiennent les clés du pouvoir. Et nous avons de plus en plus de peine à nous définir contre eux, car nos valeurs nouvelles, nous les leur devons en partie. Non, il semble de plus en plus que les seules informations que nous réussons jamais à donner de nous-mêmes appartiennent au passé: ce sont la sulpicienne (la paroisse Notre-Dame) et l'ultramontaine (l'épiscopat de Mgr Bourget).

À partir du livre de M. Sirois il sera donné à plusieurs de prendre conscience, une fois de plus, que le creuset montréalais, de simple réceptacle qu'il avait surtout été jusqu'ici, est en passe de devenir un chaud et terrible lieu de fusion et d'épreuve, l'ordalie, en quelque sorte, de notre moyen âge québécois.

Département des Études françaises,
Université de Sherbrooke.

18. *Ibid.*, 139.

10. *Ibid.*, 127, 139.

11. *Ibid.*, 84.

12. *Ibid.*, 111.

13. « Cette appellation embrassera ici écrivains, journalistes, artistes, syndicalistes, et ceux qui, tout en exerçant une autre profession, sont habités par de profondes préoccupations intellectuelles ou sociales. » A. Sirois, *ibid.*, 85.

14. *Ibid.*, 90.

15. *Ibid.*, 99.

16. *Ibid.*, 107.

17. Coll. « *Convergences* », 1. — Montréal, H M H, 1961, 324 pp. Voir *Relations*, 23 (1963): 234-237.

L'atelier
qui donnera
à vos imprimés
un caractère
de distinction



IMPRIMEURS - LITHOGRAPHES - STUDIO D'ART

8125, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTRÉAL (351), QUÉBEC
388-5781

Ponctuation — 9

Joseph D'ANJOU

Les guillemets (suite). — Dans notre dernière chronique (octobre, p. 284), nous avons énoncé les principes et fourni des applications concernant l'emploi et, par exception, l'omission des guillemets. Il reste à proposer une façon logique de les *placer* par rapport à d'autres signes de ponctuation. Peut-on formuler certaines règles et en justifier l'observation ? Je le pense.

La difficulté ne surgit qu'au moment de *fermer* les guillemets. Personne, en effet, ne songe à les ouvrir juste avant un signe de ponctuation, qu'il s'agisse d'un commencement de phrase ou de quelques mots extraits d'un passage plus ou moins digne de mention.

1. En citant, rappelons-le, vous devez transcrire exactement le texte emprunté, avec ou sans omissions; des points de suspension signalent toujours les mots omis; des parenthèses enclavent un ou des mots substitués à ceux de l'original (article d'octobre, p. 285). Or, si la citation commence par la majuscule que requiert le début de toute phrase, et si vous terminez celle-ci sans commentaire ou explication de votre cru, la logique exige que vous fermiez les guillemets seulement après le point final de la phrase ou des phrases citées, ou après les points de suspension marquant l'omission de mots contenus à la fin de l'extrait partiellement reproduit. Car la ponctuation — que, pour le moment, je présume correcte — appartient au texte. Le point final (simple, interrogatif ou exclamatif), les points de suspension eux-mêmes, qui tiennent lieu de mots omis, font partie intégrante de la citation; fermer les guillemets, cela vous revient, à vous, pour indiquer où finit votre emprunt, que vous l'ayez ou non annoncé par deux points (article de septembre, p. 246).

Louis Veuillot perdit coup sur coup sa femme et quatre de ses filles. Dans l'abondante correspondance qu'il écrivit à cette époque, on retrouve sans cesse cette vision de la foi. « Si j'étais assez chrétien, je me réjouirais d'avoir trois de mes enfants au ciel, à côté de leur sainte mère. Je le suis assez pour ne pas être accablé, pour goûter même une ombre de cette sainte joie. » (IVAN GOBRY,

Amour conjugal et Fécondité, Nouvelles Editions latines, 1, rue Palatine, 1969, p. 71.)

L'auteur commence à citer après le point simple qui termine une de ses phrases, à lui. Et il ferme correctement les guillemets après le point simple que Veuillot a placé au bout d'une de ses phrases. On doit procéder de la même manière quand la citation vient après deux points.

Vous direz peut-être, en pensant aux nombreuses existences perdues dans le gouffre du néant: « Si Archimède, si Virgile, si Parmentier n'étaient pas nés ? Comme leurs parents ont eu raison de ne pas les refuser ! » Mais on pourra vous répondre: « Si Alcibiade, si Attila, si Hitler n'étaient pas nés ! comme leurs parents auraient été sages de s'abstenir ! » (Ouvr. cité, p. 67.)

Voyez, toutefois, l'inconséquence de l'auteur ou du typographe. On a d'abord un point d'interrogation suivi d'une majuscule (n'étaient pas nés ? Comme leurs parents...), puis un point d'exclamation suivi d'une minuscule. Or, la réplique imaginée a exactement le même sens et le même tour que l'objection. Mais on a bien fermé les guillemets en les faisant précéder par les derniers points d'exclamation.

On a tort de ne pas observer partout la même règle. Vous lisez, dans le même ouvrage (p. 66):

... on trouve dans les appréciations du public des paroles bienveillantes qui mesurent le mérite à la peine: « La pauvre femme, avec toute cette famille, elle est bien admirable ».

Il fallait ponctuer comme suit: « La pauvre femme, ... elle est bien admirable ! » Car, premièrement, parce qu'elle reproduit une phrase complète, avec majuscule au début, la citation doit se terminer non par le point, qui fait corps avec la citation, mais par les guillemets, qui en établissent la fin. Dans un livre, parfois dans une page, la plupart des écrivains, même de l'Académie, accumulent les façons contradictoires de ponctuer, comme s'ils ne paraissaient pas ... comprendre le sens des signes de ponctuation ou celui de leur propre texte.

2. D'après la logique encore, on doit *fermer* les guillemets *avant* le signe de ponctuation qui les suit, lorsque

a) la citation ne commence pas par la majuscule obligatoire au début d'une phrase, même si, dans le texte reproduit, une ou plusieurs phrases se terminent par un point (simple, interro-

gatif, exclamatif);

b) le signe de ponctuation qui suit les guillemets ne finit pas la phrase dans laquelle vient s'insérer la citation, ou,

c) tout en la finissant, relève de votre choix, non de l'auteur cité, dont vous jugez commode de prendre les mots pour traduire votre pensée.

Essayons d'illustrer par des exemples les trois cas a), b), c).

a) On veut utiliser un passage du *Journal* de Jean Guittou (t. 2, 1955-1964, Plon, Paris, 1968, p. 127). On pourra procéder de la manière suivante.

Comme on connaît mal l'enfant si on ne l'estime « malheureux de ne pas être une grande personne ! Il donne l'image du bonheur aux esprits mûrs, beaucoup plus qu'il n'est bonheur lui-même. Sa vie est éparpillée en instants sans suite qui n'ont pas cette continuité et cette possession qui font le vrai bonheur humain ».

Les guillemets s'ouvrent juste devant le premier mot de la citation; et, quoique le point final coïncide avec la fin d'une phrase de Guittou, il suit les guillemets, parce que le citeur commande la fin aussi bien que le commencement de l'extrait reproduit, tout en respectant les autres signes de ponctuation de cet extrait.

b) Du deuxième cas les exemples foisonnent. Parmi les parents dont il exalte le courage, Ivan Gobry (ouvr. cité, p. 154) loue Mme Martin, la mère de sainte Thérèse de Lisieux.

Toute sa vie fut oblation dans la foi, pour le profit de ses enfants. « J'ai mené une rude vie », écrivait-elle.

Ce qu'il rapporte de Louis Veuillot (p. 148) offre un exemple de ponctuation plus caractéristique encore.

Celui qui écrivait à un intime: « Le mariage doit être plus chaste, s'il se peut, que la virginité », savait quel renoncement Dieu attendait de lui; celui qui écrivait: « Il ne faut point considérer vos fatigues, dissiez-vous en mourir », savait que la fondation d'un foyer n'est pas une récréation.

Voici un exemple complexe; on y emploie logiquement les guillemets. Je l'emprunte à Henri-Irénée Marrou (*Théologie de l'histoire*, Édit. du Seuil, Paris, 1968, p. 59).

... il ne faut pas se risquer trop vite à transposer sur le plan dogmatique l'imagerie de la littérature apocalyptique qui se plaît à montrer, à mesure que s'approche le grand jour de la fin de l'histoire, les forces du mal déchaînées et connaître un triomphe apparent: « Alors, émerveillée, la terre entière suivit la Bête... » (*Apoc.*, 13, 3 et la suite), ce qui faisait

dire à saint Augustin: « Que sommes-nous en comparaison des saints et des fidèles qui vivront dans ce temps-là ? » et qui se montreront capables de résister à l'assaut des forces du mal déchaînées (Civ. Dei, XX, 8, 2).

c) Parlant de l'encyclique *Humanae Vitae* (voir la Presse, Montréal, 3 octobre 1969, p. 10), le P. Michel Riquet, S.J., écrit:

Elle reconnaît que la doctrine qu'elle rappelle ou précise « pourra apparaître à beaucoup difficile, pour ne pas dire impossible à mettre en pratique » (H.V. 20). Elle n'entend aucunement « dissimuler les difficultés parfois graves qui sont inhérentes à la vie des époux chrétiens: pour eux, comme pour chacun, étroite est la porte et resserrée est la voie qui conduit à la vie » (H.V. 25).

... elle avertit que l'assentiment, interne et externe, qu'elle requiert lui est dû « non pas tant à cause des motifs allégués que plutôt en raison de la lumière de l'Esprit Saint, dont les pasteurs de l'Eglise bénéficient à un titre particulier pour exposer la vérité » (H.V. 28).

À trois reprises, dans les passages tirés de l'article du P. Riquet, s'applique la recommandation exprimée plus haut, à la lettre c).

3. Un dernier cas: celui d'une phrase complète et affirmative qu'on cite en l'incluant dans un texte auquel vous donnez un tour interrogatif ou exclamatif. Logiquement, par le fait de votre choix, il vous faudra fermer les guillemets avant le point d'interrogation ou d'exclamation, qui rend alors inutile le point simple de l'extrait emprunté.

Freud n'écrivait-il pas: « En fin de compte, la psychanalyse est une méthode de recherche, un instrument neutre, au même titre que le calcul infinitésimal » ? (E. RINGEL et W. VAN LUN, *Psychothérapie et Direction de conscience*, Mame, Tours, 1955, p. 45.)

Vous agirez de même si vous optez pour la forme exclamative.

Comme Freud avait raison d'écrire: « En fin de compte, ... calcul infinitésimal » !

Je ne prétends pas avoir résolu tous les doutes possibles. On a souvent du mal à trouver la place logique des guillemets lorsqu'ils se rencontrent avec des parenthèses, des tirets, des chiffres de renvoi (ou d'appel de note, comme disent les typographes). Concluons en invitant le lecteur à se défier de la ponctuation des meilleurs écrivains eux-mêmes. Pour accorder à leur usage force de loi, on doit pouvoir le défendre pleinement par une réflexion portant sur le sens du texte que, sous leur nom, transmet l'ouvrage imprimé.

Les émissions religieuses à Radio-Canada

Madeleine BRABANT

Émissions religieuses: cela évoque peut-être les « bons vieux sermons » de nos messes d'antan, où chacun, une fois la semaine, traînait son ennui. Pourtant, ces émissions, en mettant en contact avec le phénomène religieux à travers le monde, manifestent l'importance, dans la vie de tous les hommes, aussi bien musulmans ou juifs que chrétiens et catholiques, de cette « cinquième dimension », la dimension religieuse, qui constitue une composante de notre être d'homme et de nos vies. On peut classer les émissions religieuses de Radio-Canada, en fonction des buts qu'elles poursuivent, en trois groupes principaux.

Inviter à la réflexion

L'« éditorial » de M. Maurice Champagne, à *Méditation* (le dimanche, à 8.55 heures), de même que les émissions *Prière* (du lundi au samedi, à 6.55) et *Pensées de la nuit* (tous les jours, à 0.03), constituent autant d'invitations à la réflexion, à la méditation personnelle.

Engager le dialogue

Les émissions « dialogue » jouissent, dans tous les domaines, de la faveur populaire. Radio-Canada est entré dans la ronde. *Dialogue* (à la chaîne française, le dimanche, à 13.15) vise à renseigner l'auditeur sur les événements religieux de la semaine: commentés d'abord par deux spécialistes, le P. Vincent Harvey, O.P., et M. Louis Rousseau, professeur de théologie à l'Université du Québec, ces événements suscitent eux-mêmes et animent par la suite le dialogue téléphonique avec le public. L'émission du *Père Legault* (tous les jours de la semaine, à 11.05), la plus ancienne série de type « dialogue », puisqu'elle remonte à l'été de 1966, engage directement le dialogue par les questions posées par téléphone sur tout ce qui concerne la religion, la morale publique et même la psycholo-

gie. *L'important, c'est la rose*, qui vient d'entreprendre sa deuxième saison (les mardi, mercredi et jeudi, à 20.00), pose directement aux jeunes eux-mêmes cette question qui les concerne: comment la religion est-elle vécue par les jeunes ?

Renseigner sur les événements religieux

5 D (le dimanche, à 17.00) veut permettre au public de suivre l'actualité religieuse dans le monde entier. Animée par Jacques Houde et Jean-Rock Roy, cette émission s'intéresse aux événements économiques, politiques, sociaux, etc. et en recherche l'implication religieuse. L'équipe des réalisateurs — Jean Letarte, Roger Leclerc et Guy Comeau — nous fait assister régulièrement, par reportages, aux grandes manifestations religieuses dans le monde: Congrès des Églises protestantes d'Afrique, Synode romain, etc. Une fois par mois, 5 D fait relâche pour permettre à *Visages de l'Église* de présenter la vie contemplative, les pèlerinages et les dévotions populaires, la crise des prêtres, telle ou telle personnalité (comme le Padre Pio), un dossier sur l'Église américaine ou sur l'Église de Hollande, etc.

* * *

Cette rapide revue des émissions religieuses à Radio-Canada serait incomplète si elle ne mentionnait pas *Jour du Seigneur*, présentation télévisée de la messe dominicale (chaque dimanche, à 10.30), et, à la radio, *Le Livre par excellence*, présentation commentée de quelques chefs-d'œuvre de la musique religieuse inspirés par la Bible (le dimanche, à 9.05).

Une énumération peut-être un peu sèche, mais en même temps une invitation. À la réflexion, au dialogue, à la considération du phénomène religieux dans le monde.

"Ma nuit chez Maud"

Approfondissement d'une foi

YVES LEVER

On ne provoque jamais les moments exceptionnels de son existence. Le hasard d'une rencontre, des paroles apparemment insignifiantes, un sourire échangé, une atmosphère propice aux confidences vont parfois nous amener, sans que nous l'ayons cherché, à faire émerger de nous-mêmes des vérités humaines insoupçonnées. Cette grande partie de nous-mêmes, la plus profonde, vécue incognito, s'articule alors lentement, s'élucide et devient présence consciente en nous et pour les autres. C'est cette expérience, banale par ses circonstances, mais extraordinaire par ses implications, que nous présente *Ma nuit chez Maud* d'Eric Rohmer. Jean-Louis, ingénieur, 34 ans, catholique pratiquant, rencontre Vidal, un camarade de lycée devenu professeur de philosophie, marxiste et athée. Discussion sur le pari de Pascal. Le lendemain soir, les deux dînent chez Maud, une amie de Vidal. Nouvelle discussion, qui se continue fort tard, entre Jean-Louis et Maud, Vidal à moitié saoul étant rentré chez lui. Voilà l'essentiel d'une histoire somme toute assez banale. Mais ces conversations apporteront lentement à notre ingénieur l'élucidation de sa foi et de sa vision chrétienne du monde.

Pari de Pascal et espérance mathématique

On connaît bien la formulation du pari pascalien. Georges Brassens nous en a déjà donné une critique à la fois gentille et méchante avec *Le Mécréant*. On connaît aussi le jansénisme et l'« abêtissement » qui peuvent en découler. Mais, dès qu'on parle de foi, qu'elle soit chrétienne ou marxiste, on peut difficilement l'éviter. Le film reformule pour nous, en termes contemporains, le pari de Pascal.

Chose curieuse, c'est Vidal, philosophe marxiste, qui accepte d'abord le pari et fait prendre conscience à Jean-Louis que les mathématiques font appel à une notion semblable, l'espérance mathématique. On sait que les recherches opérationnelles font beaucoup appel au calcul des probabilités et à la règle des jeux de Neumann et Mor-

genstern (*Games and Economic Behaviour*). Ces notions mathématiques peuvent apporter un renouvellement extraordinaire dans la façon de poser les problèmes philosophiques. Le film nous en donne un exemple: qu'est-ce qui peut justifier l'engagement total que requiert la foi chrétienne ou la vision de l'avenir marxiste? Aucune certitude humaine, seulement une *espérance*. Mais cette espérance bien comprise devient tout ce qu'il y a de plus existentiel, car elle est la seule chose qui puisse donner un *sens* à la vie. Quatre hypothèses sont à considérer: 1) je refuse cette espérance et elle s'avère fausse: je n'ai rien perdu, mais rien gagné non plus; 2) je refuse cette espérance et elle se réalise quand même sans moi: j'ai alors tout perdu; 3) j'accepte cette espérance, je m'engage, mais elle ne se réalise pas: n'ayant rien perdu, j'ai quand même un gain limité, car mes gestes quotidiens ont eu un sens; 4) j'accepte, je m'engage et l'espérance se réalise: j'ai alors la possibilité d'un gain infini. Pour peu que nous réfléchissions, c'est ce schéma que nous appliquons, plus ou moins consciemment ou inconsciemment, dans toutes les décisions importantes que nous prenons. Dans ces décisions, nous avons généralement le moyen de calculer la possibilité de réalisation de l'espérance. Dans la foi, aucune prospective possible, car on ne sait jamais quel cheminement va provoquer un engagement qui se veut total. Cependant, dit Vidal, même si notre espérance n'avait que dix pour cent de chances de se réaliser, il faudrait quand même tout miser sur elle, car le gain peut être infini et, de toute façon, elle seule donne un sens à la vie.

Pour Pascal, ce « gain infini » se trouvait éventuellement dans une autre vie et, dans ce sens, il apparaît peu acceptable, surtout s'il faut mépriser la vie actuelle pour l'obtenir. D'où les réticences de Jean-Louis. Car le christianisme, pour lui, est avant tout un engagement pour cette vie: c'est maintenant que doit commencer à se réaliser le gain et cela seulement va justifier le « choix global » de son acquiescement à la foi.

Les principes et leur incarnation

Choix global, projet fondamental: termes bien connus depuis Sartre. Réalités aussi inévitables que la vie elle-même et qui sont la source des grands problèmes de l'existence. Qui dit choix global dit nécessairement incarnation de ce choix, selon une hiérarchie de valeurs, dans des gestes précis qui prennent leur sens dans leur relation au projet fondamental.

Dans la vie, ce choix global se structure et s'articule en quelques grands principes qui vont guider et en même temps « conscientiser » les choix individuels. Mais les actes ne vont-ils pas souvent à l'encontre de ces principes? Et n'est-ce pas alors parce qu'on n'y croit pas tellement? C'est la question que pose Maud à Jean-Louis, quand celui-ci avoue qu'il a déjà eu des aventures, des maîtresses. Mais non, répond-il, personne n'est parfait; j'ai fait des fautes, des péchés, je le sais, je les perçois comme contraires à mon choix global, mais ils ne le détruisent pas. Il faut considérer la vie dans son ensemble, dans sa totalité; c'est cela qui est important. Une déviation provisoire reconnue comme telle ne détruit pas la ligne de l'engagement et l'infidélité d'un moment ne renie pas la fidélité à long terme. C'est la morale de l'engagement total, au lieu de celle de la classification et de la comptabilité des actes. Bien sûr, la foi et les péchés ne mèneront jamais une coexistence pacifique dans notre conscience; ils vont plutôt provoquer un déchirement intérieur. Mais ce déchirement peut lui-même devenir source de dynamisme pour un renouvellement et une nouvelle naissance.

Rohmer situe l'action de son film au moment de la fête de Noël. Car Noël, dit le curé de la paroisse dans son sermon de circonstance, ce n'est pas qu'un rappel de la naissance du Christ, c'est surtout la fête de la naissance en nous d'une nouvelle joie, plus profonde, émanant de cet amour que Dieu a pour nous et que nous apprenons à nous porter les uns aux autres. Cet amour n'a aucune mesure avec nos petits « mérites » ou nos fautes. Jean-Louis n'aime pas Pascal, parce que celui-ci met l'accent sur les fautes à

éviter plutôt que sur l'abondance de cet amour. Accepter le pari reviendrait, en définitive, à acquérir une police d'assurance ou un billet de loterie pour un ciel hypothétique. Si l'espérance du ciel a pu pousser Pascal à mépriser le vin, les femmes et même les mathématiques comme choses futiles, le chrétien d'aujourd'hui ne va les aimer que mieux, parce qu'elles font partie de son action de grâces pour la création. Ainsi, ce n'est pas malgré sa foi qu'il va aimer la terre, mais précisément parce qu'il est chrétien.

Seigneur, je ne suis pas digne

Un long extrait de la célébration eucharistique, au début du film, a de quoi surprendre. Mais chacune des paroles prononcées prend son sens dans la confession qui achève cet extrait: le « *Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir* ». Cette parole, c'est celle de Jean-Louis constatant qu'il n'a pas mérité de lui-même toute cette chance qu'il a eue dans la vie. C'est son cri d'émerveillement devant cet amour nouveau qu'il entrevoit avec Françoise. C'est l'aveu lucide de son imperfection devant Maud, son refus de légitimer à tout prix ses actes et de juger les autres au nom de principes. C'est encore sa délicatesse pour ne pas humilier Françoise devenue sa femme, quand il apprend son incartade passée et fait semblant de l'oublier. C'est le cri de l'homme que son cœur condamne peut-être, mais qui sait que l'amour de Dieu est encore plus grand que son cœur et que, finalement, tout est grâce.

* * *

Que dire de la facture esthétique du film ? On pourrait parler longuement du symbolisme de la nuit, de la neige, de la montagne, de la vie des villes de province, des clairs-obscur, des gros plans; ou bien relever les mouvements habiles d'une caméra creusant la vie intime des personnages pour en dévoiler les mouvements intérieurs; ou bien louer le ton juste et vrai du jeu des comédiens qui ont su faire vivre de longues discussions. Et puis après ? ... Après avoir vu *Ma nuit chez Maud*, on n'a pas tellement envie de ratiociner sur le cinéma. On veut plutôt faire le silence autour de soi et « relire » sa vie avec un peu plus de lucidité. Peut-être aussi relire saint Jean.

THÉÂTRE

En rentrant de Paris

Georges-Henri d'AUTEUIL

On me l'avait rappelé: « les voyages élargissent les idées », au dire de Sainte-Beuve. Ils peuvent permettre aussi, dans la visite de contrées nouvelles, d'admirer de prestigieux monuments, d'apprécier des coutumes et mentalités différentes, d'assister à des spectacles intéressants mais peu connus chez nous, sauf par le truchement des critiques. Au point de vue de la production dramatique de langue française, Paris, vu le nombre de salles, offre au visiteur une grande variété de spectacles. Bien sûr tout n'y est pas d'égale valeur, mais, comme tous les goûts sont dans la nature, toutes les pièces, aussi bien de boulevard que celles de Pirandello ou Montherlant, attirent leurs fidèles clients.

* * *

Commençons par le boulevard. Une création, d'abord, de Robert Lamoureux: *Échec et Meurtre*, ou « variations autour d'un crime », comme l'indique le programme. On pourrait dire encore — et peut-être plus justement — : à l'occasion d'un crime, variations autour d'un personnage, le commissaire Pellizzari, interprété, on s'en doute, par Robert Lamoureux lui-même. Donc, ne pas s'attendre à du théâtre noir. Oui, il y a eu crime. Oui, il y a la traditionnelle enquête de police avec ses rebondissements, ses pistes croisées, ses révélations contradictoires. Il y a surtout les « mots », les gags, l'humour de Robert Lamoureux et son jeu désinvolte et précis à la fois. Ainsi, tout en cherchant l'auteur du crime avec l'astucieux Pellizzari, on s'amuse ferme à cette partie d'échecs dont le jeu de quelques pièces surtout est particulièrement remarquable, comme celui du savoureux « fou » Pierre Des-tailles, du rusé « cavalier » Jean Topart, de la fine et émouvante « reine » Nadine Alari, sans oublier les « pions », gendarmes que n'aurait pas désavoués Courteline. Ce meurtre pas trop tragique eut l'heur de plaire aux spectateurs du sélect Théâtre des Ambassadeurs.

* * *

Au Bouffes-Parisiens, Barillet et Grédy remportent un nouveau succès

avec 4 pièces sur *Jardin*, où triomphent l'aisance, le naturel, la virtuosité étonnante de Sophie Desmarets et Jean Richard. Incontestables phénomènes de la scène: la pièce, sans eux, pourrait être tout autre et surtout manquée. Leur présence donne un sens et une unité à cette histoire d'un appartement, toujours le même, et d'un couple en quatre exemplaires, différents l'un de l'autre et pourtant se ressemblant aussi, un peu comme les quatre mouvements d'une même sonate pour deux pianos. Sans l'habileté des deux grands comédiens, de Sophie Desmarets en particulier, nous assisterions à quatre pièces en un acte, sans autre lien entre elles que le décor. Jacques Charon a signé la mise en scène et Christian Dior, les robes de cette réussite qui commence sa deuxième saison. Même à Paris, le théâtre de boulevard ne semble pas près de mourir.

* * *

N'entre vraiment pas qui veut à la Comédie-Française. Les dramaturges modernes en savent quelque chose. Leur purgatoire dure parfois longtemps avant de mériter l'accès à l'empyrée en compagnie de Molière, Racine, Corneille, Marivaux. Très peu, de leur vivant, y arrivent, à moins de s'appeler Montherlant ou Ionesco. Aussi souligne-t-on d'une pierre blanche une création rue de Richelieu, celle des deux Pirandello que François Chammette vient de mettre en scène.

Un Imbécile, pièce en un acte donnée en lever de rideau, est une fouguese satire d'une certaine presse politique bêtement partisane, dont les directeurs et rédacteurs, par leurs appels insensés à la violence, peuvent devenir de dangereux ennemis publics. Sujet d'actualité en France et peut-être ailleurs... Jacques Eyser et Michel Aumont savent rendre avec intensité le brutal affrontement que Pirandello a voulu exposer dans ce court acte.

L'œuvre majeure au programme, *la Volupté de l'Honneur*, quelques vieux habitués du petit écran, chez nous, se souviennent peut-être l'avoir vu jouer

à notre télévision, il y a quelques années déjà. Drame fort, action serrée et sans bavures, ton élevé du dialogue, personnages humains vigoureusement dessinés: cette pièce est bien à sa place sur la première scène de France.

Chez Pirandello, il y a un côté doctrinaire dont la dialectique minutieuse agace souvent, mais qui s'appuie toujours sur une affabulation hautement dramatique. Du théâtre moral, psychologique, mais non du théâtre à thèse. Ses personnages, en butte parfois à des situations étranges, sont loin de n'être que des idées vaguement incarnées pour les besoins d'une démonstration. Au contraire, faits de chair et de sang, ils se débattent au milieu des événements, luttent, attaquent, se défendent, souffrent et aussi savent faire souffrir, comme dans la vie. Et c'est ce qui fait toute la différence, comme dans *la Volupté de l'Honneur*, entre un drame passionnant et un essai philosophique.

Angelo Baldovino peut paraître un idéologue dans les nuages quand il accepte, pour sauver l'honneur d'une famille, de passer pour le père légitime de l'enfant que le marquis Fabio Colli — qui n'est pas libre — vient de faire à Agathe Renni. Pourtant, c'est lui le plus lucide quand il prévient les heureux bénéficiaires de son acte qu'ils devront, comme lui, assumer les risques de cet équivoque arrangement. Risques trop réels, que nous révèlent les conflits qui font la trame de la pièce.

Jouée sans entracte, avec une belle sobriété, mais avec aussi une tension soutenue, *la Volupté de l'Honneur* laisse une forte impression. Interprète de Baldovino, François Chaumette nous gagne par la conviction et la sincérité de son jeu. Dans un rôle d'appui, Michel Etcheverry s'est montré un comédien bien intelligent. Pièce qui devrait tenter telle ou telle de nos troupes.

* * *

On dit que c'est probablement le chef-d'œuvre de Montherlant. *La Ville dont le Prince est un Enfant* traite d'un sujet trop souvent galvaudé par une recherche maladroite du scandale: les amitiés particulières dans un collège catholique. Hauteur de la pensée, vigueur exceptionnelle du style, noblesse des personnages — deux adolescents,

deux prêtres —, parfaite justesse du ton, ascension graduelle de l'action vers un sommet tragique bouleversant, telle est cette pièce qui, dans la mise en scène de Jean Meyer, entreprend sa troisième saison au Théâtre Michel. Un événement. Événement d'autant plus instructif que Montherlant, qui se dit éloigné de l'Église, fait appel, pour résoudre les conflits du cœur qu'évoque sa pièce, au plus austère sacrifice et à l'esprit surnaturel le plus total, réalités, on l'avouera, peu à la mode de nos jours.

Même louée universellement par la critique lors de sa publication, en 1957, *la Ville* n'a accédé à la scène professionnelle que dix ans plus tard. L'auteur lui-même a expliqué ce retard par, d'abord, la délicatesse du sujet et aussi par la difficulté de trouver des comédiens ayant l'âge et les talents désirés pour interpréter les personnages importants des deux adolescents de la pièce. En 1967, après la rapide évolution des idées et des mœurs, Montherlant consentit à faire jouer son œuvre, mais dans un texte remanié par lui et maintenant définitif.

Il est bien servi par les comédiens réunis par Jean Meyer. Bernard Jeantet marque avec justesse la fougue, l'ardeur, la grande franchise aussi qui caractérisent André Sevrals, élève de philosophie considéré comme une sorte de leader de son collègue par ses condisciples et protecteur de Serge Souplier, jeune élève de troisième, le « prince de la ville », dont Roland Demongeot dégage avec naturel le tempérament fruste, indiscipliné, mais d'une spontanéité attachante. Il leur arrive, à tous deux, sous le coup de l'émotion par exemple, de parler trop vite, de bredouiller même.

Comme André Sevrals, l'abbé de Pradts, préfet de la division des « moyens » du collège, a aussi le béguin pour Souplier, qu'il essaie de diriger, de former; mais, sous des apparences apostoliques, son affection devient vite trop humaine et le pose violemment en adversaire de Sevrals et même de son lucide Supérieur, qui l'avertit du danger imminent. Alain Lionel a incarné avec beaucoup de vérité cet abbé de Pradts, ferme et éclairé pour les autres, plein d'illusions sur lui-même, et Yves Brainville, en plus de

son personnage du Supérieur courageux et compréhensif, a campé un portrait impressionnant du prêtre, authentique représentant du Christ au milieu des hommes. Sa scène finale avec Alain Lionel nous a valu un grand moment de théâtre.

* * *

À Montréal, le Rideau Vert, à son habitude, a ouvert la nouvelle saison théâtrale, après une reprise des *Belles Sœurs*, par cet *Animal étrange*, pièce bâtie par Gabriel Arout d'après des récits de Tchekhov.

Actuellement, Tchekhov est surtout connu par son théâtre. Il fut un temps où le conteur a été d'abord apprécié et célèbre; Arout voudrait qu'on ne l'oublie pas. Il a habilement agencé les événements d'une douzaine de courts récits de l'écrivain russe pour présenter, grâce aux ressorts dramatiques, l'homme — cet animal étrange — tel que l'a dépeint et aimé Tchekhov. Par là, Arout établit un lien, ténu et plutôt moral mais réel, entre les différents tableaux de sa pièce.

Ce premier spectacle du Rideau Vert est agréable et plaisant. En plus, il nous a donné la chance de voir Yvette Brind'Amour et Gérard Poirier abandonner pour un temps leurs rôles trop stéréotypés et nous présenter quelques facettes, nouvelles et bienvenues, de leur talent. Serge Turgeon semble devenir un habitué de la scène du Stella. Il joue avec application. Il lui reste à apprendre que le naturel est le comble de l'art.

* * *

Le spectacle que nous a offert, pendant quelques semaines d'octobre, le Théâtre de Quat'sous nous vient en droite ligne de la Terre des Hommes, où il fut représenté cet été. *Moi, ma Maman m'aime* n'est pas une pièce de théâtre, mais plutôt une revue, surtout musicale, sur le thème commun de la mère. Revue satirique pas tellement malicieuse et parfois amusante. Le genre appelle du mouvement et de la verve. Les quatre protagonistes, Louise Forestier et Pauline Julien, Yvon Deschamps et Gilbert Chénier, n'ont pas manqué de nous en fournir abondamment. Quelques-uns de leurs numéros leur ont mérité de copieux applaudissements de l'auditoire tout à fait sympathique. Une soirée gaie et distrayante.

Au fil du mois

Pour « un Québec français »

Il ne faudrait pas croire que la Commission Gendron, qui enquête sur le statut des langues au Québec, n'a reçu jusqu'ici que des mémoires provenant d'associations anglophones désireuses de mousser la cause du bilinguisme en notre milieu. Non, beaucoup d'autres associations se sont présentées et ont fait entendre un autre son de cloche. Parmi celles-ci se distingue le *Conseil de la Vie française*, dont le mémoire, tout à fait remarquable, a pour titre « Un Québec français ».

Remarquable, ce mémoire l'est d'abord par la qualité de sa présentation et par la richesse de sa documentation. Il forme un volume imprimé de plus de 150 pages, dans lequel est examinée sous tous ses aspects la situation de la langue française au Québec: démographique, juridique, scolaire, économique et culturel. On trouve, ramassés là, non seulement une foule de renseignements et de statistiques, dispersés auparavant dans de nombreuses publications, mais encore les résultats inédits d'une enquête menée par le *Conseil* auprès de jeunes de 15 à 20 ans dans le but de déterminer les motifs qui les font tenir soit au français, soit à l'anglais.

Remarquable, ce mémoire l'est encore plus par les positions qu'il adopte. Pour bien saisir la portée de l'événement, il faut savoir que le *Conseil de la Vie française* est loin de se composer de jeunes révolutionnaires en mal de publicité et que près de la moitié de ses membres — soit 18 sur 41 — n'habitent pas le Québec. Néanmoins, après de longues et sérieuses études, le *Conseil* en est venu à la conclusion qu'il faut « faire du Québec un État français », un État dont la langue propre sera le français. En conséquence, le français devra avoir partout au moins la priorité et l'école française sera accessible à tous les Québécois. « Nous sommes convaincus, affirment

les auteurs du mémoire, que cette option fondamentale pour une forme d'unilinguisme relatif s'impose si nous voulons demeurer comme entité culturelle. »

L'État français du Québec reconnaîtra aussi « pour sa population d'ascendance britannique, une langue officielle qui sera l'anglais », et il admettra des écoles anglaises, mais « ouvertes seulement aux enfants d'ascendance britannique et à ceux dont la langue maternelle est l'anglais ». Quant aux Québécois d'autres origines, s'ils ont déjà l'anglais comme langue maternelle, ils pourront choisir pour leurs enfants entre l'école anglaise et l'école française. Mais les nouveaux arrivants au Québec devront être prévenus qu'ils s'en viennent « dans une province française et qu'il leur faudra opter pour la culture française, tout comme s'ils étaient en France. Une fois installés au Québec, ils devraient obligatoirement diriger leurs enfants vers des écoles françaises. »

Par ces positions claires et précises, les auteurs du mémoire se sont efforcés de rendre justice à tout le monde. À la majorité francophone d'abord, en lui reconnaissant le droit de conférer son propre caractère à l'État québécois; à la minorité britannique, laquelle pourrait conserver sa langue et ses écoles; aux nouveaux immigrants, qui seraient, dès le début, avertis de la nécessité de connaître le français et de le parler pour devenir citoyens québécois. Ainsi, le *Conseil de la Vie française* a suivi dans son mémoire la recommandation qu'il a faite à l'État: que l'État québécois, a-t-il demandé, se définisse d'abord au point de vue linguistique et qu'il établisse ensuite ses politiques culturelles et scolaires en fonction de cette définition. Tout bien considéré, c'est là, je pense, la seule méthode qui puisse résoudre des conflits du genre de celui de Saint-Léonard et en empêcher d'autres de naître à l'avenir.

Richard ARÈS.

II^e Congrès national du Parti Québécois

À U II^e CONGRÈS national du Parti Québécois, tenu à Montréal les 17, 18 et 19 octobre, trois faits ont particulièrement retenu l'attention des observateurs: la représentativité du congrès, la participation, la cohérence des politiques socio-économiques.

La représentativité

Fondé il y a à peine un an, le Parti Québécois est déjà passé du stade de petite formation politique à celui de grand parti national. En fait foi la représentation au congrès de toutes les régions du Québec: sur les 1004 délégués inscrits, 23 venaient du Nouveau-Québec, 59, du Lac Saint-Jean, 30, du Nord-ouest québécois, 84, de la Gaspésie et du Bas du fleuve, 90, de Québec, 77, des Bois-Francs, 36, de l'Outaouais, 119, des Laurentides et de la Mauricie, 220, de l'Estrie, 333, de la région de Montréal, auxquels il faut ajouter les 23 délégués d'office. Le parti peut donc se réjouir à juste titre des immenses progrès rapidement accomplis au plan de la représentation régionale.

La situation est tout autre en ce qui concerne la représentation au plan de l'appartenance sociale. Cols blancs: 63% (professions libérales: 12%, enseignants: 23%, fonctionnaires: 11%, cadres: 10%, étudiants: 7%); cols bleus: 17% (ouvriers spécialisés: 8%, ouvriers non spécialisés: 1%, agriculteurs: 2%). Ce fossé a d'ailleurs été remarqué et souligné par les délégués et par certains orateurs, dont un candidat à l'exécutif, M. Marcel Gagné (Montréal-Sainte-Anne). Faisant remarquer qu'il était utopique de penser réaliser l'indépendance du Québec sans les travailleurs, M. Gagné a invité les délégués à faire du Parti Québécois un parti de masse et à y faire participer les travailleurs non seulement en paroles, mais en actes. Son intervention fut longuement applaudie. Si un parti se dit et se veut québécois, il doit représenter toutes les couches de la société québécoise et non se cantonner dans une seule. Comblé ce fossé entre cols blancs et cols bleus me paraît être le principal défi que ce parti doit relever, s'il veut prendre le pouvoir.

La participation

Dès l'ouverture du congrès, s'imposa un climat propice à l'étude et au travail, et non pas une atmosphère de foire ou de carnaval. Répartis en 25 ateliers, les délégués étudièrent les 818 résolutions soumises à leur attention et qui visaient à compléter ou à amender le programme élaboré l'an dernier et à revoir les statuts du parti. La participation à ces ateliers, qui couvraient tous les secteurs de notre vie nationale, fut de presque 100%. Un travail sérieux fut accompli en chaque atelier, dans une liberté d'expression toujours respectée et dans une cordialité non entamée par la divergence des opinions. Pour l'observateur: une leçon de participation démocratique efficace.

La cohérence des politiques socio-économiques

Fort de la présence en ses rangs de M. Jacques Parizeau, le Parti Québécois a su donner à son programme une injection de réalisme en matière de politique sociale et économique. Salaire minimum, développement régional, syndicalisation générale, recyclage de la main-d'œuvre, rénovation urbaine, protection du consommateur contre les taux usuraires de compagnies de finance, industrialisation de l'agriculture: tous les points névralgiques du secteur socio-économique ont été touchés. Les orientations prises impliquent un décloisonnement des ministères concernés, si l'on veut assurer la cohérence des mesures proposées.

Au chapitre du recyclage de la main-d'œuvre, un élément nouveau: la résolution 4,4 recommande « qu'une aide financière suffisante soit accordée au travailleur selon ses besoins familiaux, aussi longtemps que ce sera nécessaire pour terminer ses cours ». Dans le domaine de la rénovation urbaine, la prise de conscience de l'importance des « comités de citoyens » se traduit par la résolution 9,3: « La loi prévoira la formation de comités de citoyens à l'occasion de chaque projet de rénovation urbaine; la mise sur pied et l'animation de ces comités seront confiées à des organismes indépendants des pouvoirs politiques. » Le Parti Québécois a compris qu'une rénovation intelligente est impossible sans la participation des intéressés,

c'est-à-dire des citoyens des quartiers à rénover. En matière de politique syndicale, une proposition, celle de l'article 4,5, mérite qu'on s'y arrête. « Il est proposé de remplacer l'article 123 du Code du Travail par les deux articles suivants: 1. Selon le verdict rendu par le tribunal du travail, tout employeur qui refuse de mauvaise foi de négocier, en temps de grève ou de « lock-out », sera obligé de payer à ses employés leur salaire pendant tout le temps que durera la grève ou le « lock-out ». 2. Selon le verdict rendu par le tribunal du travail, les syndiqués qui refusent de mauvaise foi de négocier, en temps de grève ou de « lock-out », seront obligés d'accepter les dernières offres patronales. » Dans le climat actuel, un tel tribunal s'avère nécessaire: en trop de conflits, la négociation véritable ne commence qu'avec l'éclatement de la crise, la médiation et la conciliation étant devenues les salles d'attente de la grève ou du « lock-out ». Par de semblables articles de loi, les parties en causes, incitées à négocier sérieusement dès le départ, auraient meilleure chance d'éviter la crise.

Le Parti Québécois a démontré par ce congrès qu'il était un parti sérieux. Sa présence active, souhaitons-le, donnera vigueur à la vie politique québécoise.

Bernard BÉLAIR.

Télévision et violence

Rapport d'une commission d'enquête

La télévision, par le truchement des scènes barbares qu'elle étale à profusion sous le regard des foules, influence-t-elle sur l'incidence des gestes individuels ou collectifs de violence dont nous sommes, à l'heure présente, les témoins impuissants et navrés ?

Le bon sens incline à répondre à l'emporte-pièce que cette influence malfaisante — par imitation, identification, contamination — s'exerce sûrement et qu'elle est importante. *Dis-moi qui tu fréquentes*... Des enquêtes ont révélé que, aux États-Unis, enfants et adolescents passent entre vingt-cinq et cinquante pour cent de leurs heures de veille devant le petit écran. Ce qu'ils

y voient — ce que nos jeunes Canadiens y voient, à leur tour, presque à la même cadence — c'est une suite lancinante de rixes, d'assassinats, de vengeance, de viols, d'atrocités, d'horreurs. Le crime sous toutes ses formes et — ce qui ne vaut guère mieux — la répression du crime dans toute sa splendeur brutale, voilà, jour après jour, ce qu'on est sûr de trouver, en abondance, au menu des images. Comment des êtres jeunes ou des esprits incultes, à ce régime, n'en viendraient-ils pas spontanément à penser que la violence fait partie, pour ainsi dire, de l'existence quotidienne des humains, qu'elle est un moyen normal et nécessaire, voire le moyen par excellence, de défendre ce qu'on a, d'obtenir ce qu'on n'a pas, d'assurer son emprise sur autrui, d'accéder, en quelque manière, à la puissance et même à l'héroïsme ?

Mais il faut, paraît-il, se méfier ici du bon sens qui, avec ses vues courtes, est incapable de tenir compte, par exemple, des vertus « cathartiques » de l'art dramatique, c'est-à-dire de l'étrange propriété qu'ont les sanglantes liturgies célébrées au théâtre et au cinéma, d'exorciser l'agressivité de tous et de chacun en lui fournissant, sur le terrain de l'imagination, un exutoire inconscient. Aristote, déjà, attribuait à la tragédie ce pouvoir de purification. Les dramaturges de son temps, il est vrai, s'appelaient Eschyle, Sophocle, Euripide, et la tragédie, entre leurs mains, était devenue un art de haute volée, propice à la « sublimation ». À quelques rares exceptions près, est-ce le cas des drames de pacotille que la télévision sert à son auditoire, de préférence en séries, pour assouvir journalièrement et, bon gré mal gré, pour nourrir cet obscur appétit de violence que chacun s'étonne et s'attriste, à ses meilleures heures, de porter dans le recès de sa « triperie » ?

Quoi qu'il en soit, les intuitions du bon sens en la matière viennent d'obtenir, aux États-Unis, une sorte de reconnaissance officielle. Le 23 septembre, la commission présidentielle formée au lendemain de l'assassinat de Robert Kennedy pour étudier « les causes et la prévention du crime et de la violence », a publié la tranche de son rapport qui, précisément, porte sur la violence à la télévision et son impact sur le comportement des foules. Les

faits sont accablants, le verdict, péremptoire.

En 1967 et 1968, (la situation, depuis, s'est légèrement améliorée), huit émissions dramatiques sur dix conteaient des scènes de violence. Plus de la moitié des vedettes de ces émissions, sans distinction des « bons » et des « méchants », avaient régulièrement recours à la violence pour mener leurs affaires. La question de l'illégalité, de l'immoralité, du caractère antisocial de la violence y était rarement soulevée. La violence y était plutôt dépeinte comme un mode de vie, une façon courante, simple et rapide de régler les problèmes à son avantage, à condition, simplement, d'être et de rester le plus fort.

Reste à savoir si pareil étalage de violence, avec les suggestions qu'il véhicule, influe sur le comportement des téléspectateurs. La réponse de la Commission, là-dessus, est catégorique:

Les résultats de la recherche, en majeure partie, donnent fortement à penser que la violence à la télévision peut exercer et exerce en effet une mauvaise influence sur les auditoires, particulièrement sur les auditoires d'enfants.

Nous croyons raisonnable de conclure qu'un régime continu de violence à la télévision exerce une mauvaise influence sur le caractère et les attitudes des humains. La violence à la télévision incite aux comportements violents et diffuse, en rapport avec la violence dans la vie quotidienne, des valeurs morales et sociales qui sont irrecevables dans une société civilisée.

Nous ne prétendons pas que la télévision est une cause principale de la violence dans la société. Nous prétendons qu'elle y contribue.

La Commission américaine, en tenant ces graves propos, compte apparemment soulever dans le public une vague de protestations qui aboutirait, sans heurt et par la force du nombre, à convaincre les producteurs et surtout les commanditaires de la télévision que l'exploitation massive de la violence n'est pas — n'est plus — rentable, ou qu'elle l'est moins qu'une programmation dramatique moins scabreuse et de meilleure qualité. Nous craignons fort que la Commission là-dessus s'illusionne; nous attendrons, en tout cas, pour partager son optimisme, une confirmation par les faits. Mais, entre-temps, comment ne pas souhaiter que les téléspectateurs, chacun pour soi, et particulièrement les parents, prennent conscience de la gravité du problème

et s'attachent, avec les moyens du bord, à le résoudre de leur mieux pour eux-mêmes et pour ceux dont ils ont la charge ?

La télévision est, pour le meilleur ou pour le pire, un puissant agent d'éducation dont, à cause de sa nouveauté relative et de sa complexité, nous évaluons encore bien mal l'influence sur nos propres vies et sur la vie d'autrui. Jour après jour, sans prendre la peine de sonner à la porte, elle entre, silencieuse ou tonitruante, dans nos foyers, y prend tranquillement la meilleure place, réclame notre attention et, sous couleur le plus souvent de nous distraire, entreprend de nous instruire, interminablement. Les adultes savent se défendre, au besoin, contre les intrusions maléfiques. Mais les jeunes, pour faire moins bien la différence entre l'imaginaire et le réel, y sont à coup sûr plus vulnérables.

Faire de la télévision une espèce de bonne d'enfant — de « baby-sitter », comme dit la Commission — chargée de retenir l'attention des jeunes pendant qu'on vaque à ses occupations, c'est une aberration. Cette aberration, hélas ! est courante chez les parents d'aujourd'hui. Le coup de semonce qu'on vient d'entendre devrait en éveiller bon nombre au sens, par trop assoupi, de leurs responsabilités. C'est aux parents de décider s'ils veulent que leurs enfants soient modelés de pied en cap par la télévision; s'ils veulent, notamment, que leurs enfants, à l'école quotidienne des comédies policières, des western, des récits d'aventures, des bandes filmées, apprennent à voir dans la violence la méthode tout indiquée pour les individus et pour les groupes — donc pour eux-mêmes, quand les temps seront mûrs — de réaliser leurs desseins.

Marcel MARCOTTE.

Michel Conte chante : « Aimons-nous les uns les autres »

Le spectacle de Michel Conte « Aimons-nous les uns les autres » mérite sûrement une attention toute spéciale tant par les défis qu'il entend relever que par les questions qu'il pose... Qu'un auteur-compositeur-in-

terprète professionnel qui, par surcroît, est un ancien danseur et un chorégraphe dont la réputation n'est plus à faire, se mette à bâtir un spectacle de chansons toutes inspirées de l'expérience humaine confrontée à l'Évangile, c'est pour le moins périlleux. Comme disait un critique de *La Presse*: il est bien des curés armés de guitares et de bonnes intentions qui se sont là-dessus proprement cassé le nez !

Michel Conte semble avoir trouvé un style nouveau tant au plan musical qu'au plan du contenu de ses chansons. Il était temps qu'un artiste de classe mette son talent à profit dans ce domaine et fasse éclater les cadres un peu restreints des chansons de nos messes rythmées. Mais la plus grande force de Michel Conte est sans doute d'avoir pu actualiser le message évangélique en ce qu'il a de plus humain et de plus bouleversant pour le cœur de l'homme. Ce qui explique peut-être pourquoi M. Conte tient tellement à donner ses spectacles dans nos églises ! Car, avouons-le, mis à part le climat tout à fait particulier que cela recrée autour de nous et en nous, nos églises ne sont pas du tout fonctionnelles pour quelque spectacle que ce soit (il n'y a que nous pour les utiliser !) : en plus d'être trop souvent d'affreuses caisses de résonance, elles ne permettent parfois guère à des auditeurs-spectateurs fort mal assis d'y voir quelque chose !

Malgré toutes ces difficultés et ces défis, Michel Conte, grâce à une étonnante présence en scène, communique aux autres cette profonde remise en question que suscite chez l'homme le message du Christ. En cela, Michel Conte nous offre un spectacle inappréciable qui, dans sa formule actuelle, n'a pas à chercher ailleurs une autre raison d'être. Aussi la question de savoir si ses œuvres sont immédiatement utilisables dans la liturgie est-elle délicate. La réponse, en un sens, appartient à M. Conte. Peut-être le fait que la plupart de ses chansons soient longues et que, au niveau du message, le dénouement en soit serré poserait-il problème. Surtout, on ne saurait confier de telles chansons à n'importe quel « filet de voix » ou à n'importe quel orchestre tapageur. À ce niveau, un profond changement serait nécessaire.

Gilles TREMBLAY, *ptre.*

Paroisse Saint-Germain d'Outremont.

SUR LE CHEMIN D'ACCUEIL

NOVEMBRE ! Les oiseaux s'en vont construire leurs nouveaux nids en ces régions de soleil où le froid n'est qu'un mot. Ils s'en vont par chemin blanc de lune, à coup d'ailes cadencées, mains joyeuses, envoyées en signe d'au revoir. Et tout au long de la route, pour saluer en passant les paysages et tous les paysans, ils feront entendre leurs cris gais et pointus d'espiègles en vacances, ou d'enfants fascinés par les jeux animés de la lumière. Le bonheur chante au firmament. Sur terre, cependant, l'homme en contemplation de ce spectacle, souvent, reste pensif.

Novembre ! Mon âme aussi, un jour, partira; elle devra quitter son nid, lentement défait par chacun des jours de mon âge, ou subitement emporté, tout neuf encore ou presque, par la tourmente imprévue. Que devient alors cette exilée sans logis, étrangère sans amis en un lieu d'exil ? Guidée par ses souvenirs, elle voudra, j'imagine, refaire le trajet de l'aller et cherchera, soutenue par son espérance, l'indicatif de cette région unique, si proche et si lointaine, où le temps, les tracas et la souffrance ne sont que des mots. Puis, l'ayant trouvé, ce sera l'envol magnifique par ce chemin blanc de gloire, jadis ouvert aux petites heures d'un certain matin de grande victoire; chemin d'accueil sans cesse illuminé depuis le passage du sauveur de la double vie. Mon âme est en route vers où chante le bonheur.

Rêve éveillé, il est vrai, puisque mon âme, toujours emmaillée dans ma chair et mes os, attend encore l'ordre de quitter. De l'intérieur, peut-être voit-elle déjà la maille en voie de céder, par laquelle elle pourra s'envoler à plus ou moins brève échéance ! Et mon corps, lui, témoin angoissé de ce déchirement accentué, par lequel ses derniers jours pourraient s'enfuir, à l'instar de l'âme qui l'informe, a des pensées de vie qui s'en va et de mort qui s'en vient. Tous deux, ils le sentent, devront se diviser pour ce voyage dans l'inconnu, dont ils n'ont pas l'expérience.

Le temps de la séparation imminente, c'est parfois le temps choisi par les anges noirs pour lancer des invitations à la crainte; c'est le temps choisi par Dieu aussi pour se manifester, et sa voix rassurante sera là, à l'heure du besoin, pour rétablir la sérénité: « Vous n'avez pas eu d'inquiétudes en vue de réaliser votre première rencontre ? Et vous vous êtes rencontrés, vous et vos aimés ! Or, moi, je vous ai fait la promesse de vous réunir tous à nouveau en l'amour inséparable ! De quoi vous inquiétez-vous ? Non, ne laissez pas votre foi et votre espérance sombrer sous les apparences; ramenez-les plutôt à l'écoute de mes paroles, à l'exemple de ma vie et vous verrez; pour vous et pour moi, avec et grâce à moi, par la séparation ce sera, oui, la mort qui s'en va et la vie qui s'en vient. Loin de donner à ce dernier instant l'allure fausse d'un châtement, acceptez-le en toute vérité et tout amour, il est la dernière étape de votre assimilation avant la résurrection avec et près de moi. »

Après la minute de la dernière offrande et de la dernière élévation, après le dernier sacrifice, dont je serai, en union avec Jésus, à la fois le prêtre et l'hostie, ce sera l'action de grâces et le chant du matin clair.

Paul FORTIN.

Les livres

Bible

H. H. ROWEY: *Atlas de la Bible. Histoire — Géographie — Chronologie*. Traduit de l'anglais par Jacques Potin. — Paris, Ed. du Centurion, 1969. 61 pp., 25,5 cm.

LES EDITIONS DU CENTURION ont eu la main heureuse en choisissant de présenter au public d'expression française ce riche Atlas biblique, un très utile instrument de travail, "de consultation aisée, à la fois sommaire et précis". Il donne "l'essentiel des précisions historiques et géographiques, en se fondant rigoureusement sur les plus récentes découvertes, sans cependant entrer dans le détail des controverses" (p. 4). Dans une longue introduction (pp. 5-20), l'A. présente, en une synthèse claire, les grandes lignes de l'histoire et de la géographie de l'Israël biblique et de l'Eglise des Apôtres. Puis vient une chronologie, qui met en parallèle les événements historiques d'Israël et ceux des pays voisins. Le choix des dates pour les événements israéliens reste toujours un point délicat; mais l'ensemble paraît acceptable. Après une série de 29 excellentes cartes, l'A. présente un index précieux qui explique tous les termes géographiques indiqués sur les cartes; cet index signale aussi les principales références bibliques qui concernent ces lieux géographiques. L'ouvrage possède toutes les qualités d'un vade-mecum biblique. Je lui souhaite une large diffusion.

Jean-Marie ARCHAMBAULT.

Georges DELARUE: *Les Actes des Apôtres. Enfances de l'Eglise*. Coll. "Sources de spiritualité". — Colmar-Paris, Alsatia, 1968, 256 pp., 21 cm.

L'AUTEUR "se défend d'avoir voulu faire œuvre d'exégète, ou d'historien — ni des personnages, ni des événements, ni des institutions — ou de théologien. Son propos essentiel est de scruter les états d'âme, et d'observer les comportements, d'un groupe et d'un milieu religieux, à un moment privilégié. Il pense pouvoir recouvrir tout cela d'un mot: c'est la *spiritualité des Actes* qu'il étudie". L'A. traite, en s'inspirant des Actes, certains thèmes de spiritualité que lui suggère la lecture des Actes: le nom de Jésus, la grâce, le salut, la foi, le péché et sa destruction, en prière, etc. L'exposé est vivant, cordial même, facile et agréable à lire. Il laisse découvrir l'âme apostolique fort attachante de l'A. Ces causeries spirituelles auraient toutefois gagné — sans changer leur visée première ou le "genre littéraire" auquel elles voulaient appartenir — à "scruter" davantage le texte des Actes et à se laisser guider plus souvent par l'ensemble du Nouveau Testament ou les commentaires exégétiques des Actes. L'A. se contente trop souvent de raconter les faits ou de réciter les textes, en les enrobant d'un commentaire qui, parfois, tourne un peu court. Nous ne rendrions pas justice à l'ouvrage, cependant, si nous ne signalions pas qu'il fourmille d'intuitions justes et suggestives, qu'il fait découvrir la vie de la primitive Eglise et fait aimer les valeurs spirituelles dont vivait cette Eglise.

Paul-Émile LANGEVIN.

Faculté de Théologie,
Université Laval, Québec.

A. FEUILLET: *Le Prologue du quatrième évangile. Etude de théologie johannique*. Préface du P. Le Guillou, O.P. — Bruges (23, quai au Bois), Desclée de Brouwer, 1968, 315 pp., 20 cm.

POUR ÉTUDIER les dix-huit versets qui, au seuil du quatrième évangile, ouvrent des perspectives grandioses, l'A., spécialiste de renom, a lu et médité non seulement toute la Bible, mais d'innombrables commentaires plus ou moins liés à son sujet. Traduction personnelle du prologue; analyse fouillée du texte, à la manière de la *prélection* classique; exposé de sa structure et des idées maîtresses qu'il contient; hypothèse et solution relatives aux antécédents et à la rédaction de l'hymne johannique; comparaison entre *Jn* 1, 1-18 et les autres passages de l'apôtre où figure le Logos; influences grecques et juives que révèle le texte de Jean et transcendence originale de son Logos, à la fois Parole et Sagesse; enfin, parallèle entre la christologie de Paul et celle de Jean: voilà ce que l'A. traite magistralement et sobrement. Technique, son ouvrage dépasse, quoi qu'il pense, l'homme de la rue, instruit ou non, mais étranger au grec, même transcrit en caractères romains (jusqu'à la page 196 seulement); le séminariste, le professeur de religion s'en délecteront. Composé par le disciple bien-aimé comme un hymne à la gloire du Logos, — Verbe incarné, créateur, révélateur et sauveur, méconnu par les uns, accueilli par les autres, — le prologue, après les retouches de Jean lui-même, a reçu sa place légitime au début du quatrième évangile. La richesse doctrinale qu'il présente n'étonnera point le lecteur familier de saint Jean; mais on l'apprécie beaucoup mieux grâce à la perspicacité, à l'ampleur d'intelligence théologique dont l'A. fait preuve. L'élévation contemplative du prologue s'harmonise avec le réalisme historique de la suite; on a, dès les premiers versets, affaire à une Personne à la fois divine, éternelle et charnellement engagée dans l'histoire; par son prologue Jean témoigne d'emblée de la Parole entendue, touchée de ses mains (*Jn*, 1, 1) dans l'humanité de Jésus; il suggère le drame de l'option prise pour ou contre le Sauveur et laisse entrevoir que l'action du Logos a influencé et influence encore ceux que, par malheur, n'a rejoints aucun témoignage attestant la prévenance du Dieu créateur et Sauveur de tous les hommes. On saisit l'actualité ecuménique d'une interprétation large et nuancée du prologue de saint Jean. Il faut compter l'ouvrage de l'A. parmi les meilleurs et les plus utiles de la production exégétique de notre temps.

Joseph D'ANJOU.

Heinrich KAHLEFELD: *Paraboles et leçons dans l'Evangile*. Tome I. Traduit de l'allemand par Georges Bret. — Paris (29 bd Latour-Maubourg), les Editions du Cerf, 1969, 152 pp., 21 cm.

APRÈS avoir classé les paraboles et les leçons en cinq grandes catégories (l'Evangile et son efficience, Les temps messianiques, Israël, écoute !, Etre prêt, Le don total), l'A. les étudie une à une, les interprète et s'efforce d'en faciliter "l'intelligence spirituelle". Il s'agit d'une étude scientifique, parfois même assez technique, non de pieux commentaires, d'une étude qui pré-

pare le terrain à la catéchèse mais ne s'attarde pas à élaborer cette dernière.

A lire par ceux qui veulent mieux saisir le sens de l'enseignement donné par Jésus dans ses paraboles et ses leçons telles que l'Evangile nous les a transmises.

Richard ARÈS.

Littérature canadienne

Eva KUSHNER: **Rina Lasnier**. Collection "Poètes d'aujourd'hui", no 183. — Introduction, choix de textes, bio-bibliographie, 60 illustrations. — Paris, Seghers, 1969, 192 pp., 15.5 cm.

LA PARUTION d'une anthologie de poèmes de Rina Lasnier, dans la collection "Poètes d'aujourd'hui", est pour cette poétesse une consécration. De façon plus marquée, on reconnaît ainsi la rare qualité de son œuvre. Eva Kushner, qui a choisi les poèmes et rédigé l'introduction, ne renie rien de ce qu'elle écrivait naguère sur Rina Lasnier, femme, chrétienne, canadienne-française et poète; mais elle pénètre ici plus avant dans l'intimité de Rina Lasnier; avec encore plus de relief, elle saisit, à la lumière des dernières œuvres, le sens profond de la poétique de Rina Lasnier. Ainsi, elle reconnaît au poème la *Malemer* la place centrale qu'il occupe dans cette œuvre; et avec raison, à notre avis, puisque ce poème traduit l'expérience poétique même de Rina Lasnier. Si Eva Kushner semble négliger la première période de la création de R. L., c'est que cette dernière a pris sa pleine mesure dans la deuxième période pour y atteindre un niveau d'universalité rarement égalé dans la littérature canadienne-française. L'anthologie procède de cette vision critique; à la parcourir, nous sommes éblouis par la densité de l'œuvre. Rina Lasnier est un très grand poète et plusieurs de ses écrits résisteront à la patine du temps. Grâce à la bio-bibliographie, utile non seulement aux lecteurs français mais aussi canadiens,

R. L. nous devient plus proche. Souhaitons que ce livre reçoive au Canada français l'accueil qu'il mérite: ce n'est pas tous les jours qu'une voix de chez nous chante avec cette pureté.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

René PAGEAU: **L'ombre de l'hiver**. Poèmes. — Berthierville (1090, rue de Montcalm Qué.), A compte d'auteur, 1969, 108 pp., 19 cm.

PAR RAPPORT au recueil précédent, *Pays intérieur*, le présent opuscule n'est pas une reprise, mais un approfondissement. Ses vers sont une musique remplie de silence, d'un silence peuplé et prégnant. Le thème de la mort, de l'hiver, du dépouillement n'est pas sec, puisqu'il a sa contrepartie dans la vitalité des saisons, des fleurs, des oiseaux et dans le chant de l'amour. L'auteur se promène à travers la création et dit sa quête de Dieu. Sous le signe de la contemplation, les symboles ont une portée spirituelle, mais ne sont nullement désincarnés. On retrouve la même solidité de facture que dans *Pays intérieur* et, à notre avis, il y a progrès dans l'expression. Il faudra suivre de près ce jeune poète qui ne court pas

après la popularité facile, mais cherche sérieusement la Vérité et la Beauté.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

Madeleine GUIMONT: **Les temps miscibles**. Poèmes. — Québec, Editions Garneau, 1968, 155 pp., 20.5 cm.

C'EST LE DEUXIÈME RECUEIL DE POÈMES de Madeleine Guimont. Avant ses deux volumes, elle avait imprimé ses poèmes un peu partout: en France, en Belgique, aux États-Unis, dans mainte revue canadienne. Certains d'entre eux, "Offertoire", par exemple, ont été maintes fois recopiés à la main pour la joie des malades. Jamais Guimont ne vous déprime; souvent, elle fait chanter dans votre cœur la résurrection. Même quand on devine la souffrance, et c'est assez souvent si on y fait attention, on est doucement amené au delà de la nuit, vers un irrésistible soleil. La lumière qui revient dans presque tous les poèmes, c'est la lumière du premier jour, quand le chaos disparut sous le souffle de l'Esprit. La nuit elle-même devient transparente dans les "Réflexions sur la création de la nuit". Poèmes de lumière pour une créature d'argile.

Joseph LEDIT.

VOULEZ-VOUS TOUT CONNAÎTRE SUR L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC, SES STRUCTURES, SES MÉCANISMES? PROCUREZ-VOUS...

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

par Serge Lamarche

Préfacé par M. Alphonse RIVERIN, Président de l'Université du Québec

I - LA NOUVELLE UNIVERSITÉ NOUVELLE

- L'Université du Québec, réponse québécoise
- La structure pédagogique de l'Université du Québec
- La structure administrative

II - L'UNIVERSITÉ DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE

- Les caractéristiques
- Les travaux et la loi
- Les réflexions d'un étudiant

III - LES DOCUMENTS

- Le protocole du corps professoral
- Le guide d'évaluation des étudiants
- La bibliographie

En vente dans toutes les librairies et postes de revende \$1.75



274-6521



1083 AVE VAN HORNE, MONTRÉAL, QUÉ.

LIBRAIRE

EDITEUR • IMPRIMEUR

Sondage de RELATIONS auprès de ses lecteurs

À moins d'évidence ou d'indications contraires, vous répondez en *encerclant* le chiffre correspondant à la réponse qui vous satisfait.

I — Votre identité

1) <i>Sexe</i>	4) <i>État civil</i>	6) <i>Métier ou profession</i>
Masculin 1	Marié(e) 1	
Féminin 2	Célibataire 2	
	Veuf (veuve) 3	
2) <i>Année de naissance</i>	Prêtre 4	7) <i>Revenu annuel</i>
1900 et avant 1	Prêtre-religieux 5	Aucun 1
1901-1910 2	Religieux(se) 6	Moins de 3,000 2
1911-1920 3		De 3,000 à 4,999 3
1921-1930 4	5) <i>Scolarité</i>	De 5,000 à 6,999 4
1931-1940 5	Cours primaire 1	De 7,000 à 8,999 5
1941-1950 6	Cours secondaire 2	De 9,000 à 10,999 6
1951 et après 7	Ecole de métiers 3	De 11,000 à 12,999 7
3) <i>Lieu de résidence</i>	Soins ménagers 4	De 13,000 à 14,999 8
.....	Cours classique 5	De 15,000 à 16,999 9
.....	CEGEP 6	De 17,000 à 18,999 10
.....	Université 7	De 19,000 et plus 11

II — Quels sont vos options et intérêts ?

1) <i>En matière religieuse</i>	Aucune option 5	Géographie 3
Areligieux(se) 1		Histoire 4
Déiste 2	3) <i>En matière politique québécoise</i>	Littérature 5
Non-chrétien(ne) (préciser:) 3	NPD québécois 1	Pédagogie 6
Chrétienne(ne) 4	Parti libéral 2	Philosophie 7
Catholique 5	Parti québécois 3	Politique 8
Catholique pratiquant(e) 6	Union nationale 4	Psychologie 9
	Aucune option 5	Questions religieuses 10
2) <i>En matière politique fédérale</i>		Questions sociales 11
NPD 1	4) <i>En matière culturelle</i>	Sciences appliquées 12
Parti conservateur 2	(N'encerclez que 2 chiffres)	Sciences pures 13
Parti créditiste 3	Arts 1	Sports 14
Parti libéral 4	Économie 2	Technique 15

III — Comment lisez-vous RELATIONS ?

- 1) Recevant mensuellement *Relations*,
vous le lisez

régulièrement 1

souvent 2

rarement 3

jamais 4

vous le lisez

en entier 1

en grande partie 2

en partie 3

2) Combien de personnes lisent l'exem-
plaire que vous recevez ?

3) Vous vous abonnez à *Relations*
surtout

Par sympathie pour les Jésuites 1

Par sympathie pour tel ou tel des
rédacteurs 2

Par intérêt pour les sujets abordés
par la revue 3

Par intérêt pour les jugements que
porte la revue sur les événements 4

Pour y trouver des réponses-guides 5

4) Vous portez intérêt *surtout*
(Au besoin, encerclez plusieurs
chiffres)

Aux éditoriaux 1

Aux articles concernant la religion
et la morale 2

Aux articles concernant la politique 3

Aux articles traitant de questions
sociales et économiques 4

Aux articles sur l'éducation et la
famille 5

À la chronique bibliographique 6

À la chronique de cinéma 7

À la chronique littéraire 8

À la chronique de théâtre 9

À la chronique "Au service du
français" 10

À la méditation 11

5) En consultant les numéros de *Rela-
tions* parus en 1969 (y compris celui-
ci), dites

a) Quels sont les rubriques ou articles
que vous avez le plus appréciés ?
(Nommez-en 3)

.....

.....

.....

b) Quels sont les rubriques ou articles
qui vous ont le plus déçu(e) ?
(Nommez-en 3)

.....

.....

.....

6) Êtes-vous d'accord (1), plutôt d'ac-
cord (2), plutôt en désaccord (3) ou
en désaccord (4) avec les propositions
suivantes ? (Répondez en inscrivant
dans les parenthèses, pour chacune des
propositions, le chiffre correspondant
à votre opinion.)

a) Quant à la *présentation* générale
de la revue:

La page couverture est attrayante (.....)

La mise en page vous satisfait (.....)

Le choix des titres est bon (.....)

Les caractères se lisent facile-
ment (.....)

La longueur des textes est rai-
sonnable (.....)

Les textes présentent une assez
grande variété de contenu (.....)

Les collaborateurs sont assez
nombreux (.....)

La langue des auteurs est habi-
tuellement correcte (.....)

Les textes se comprennent assez
aisément (.....)

b) Quant au *contenu* de la revue:

Les éditoriaux sont à point (.....)

Les prises de positions sont assez
nettes (.....)

Les prises de positions sont
trop prudentes (.....)

prudentes (.....)

imprudentes (.....)

On y trouve un éventail assez
large d'opinions (.....)

7) Parmi les publications mensuelles d'intérêt général que vous recevez ou que vous
connaissiez, comment définiriez-vous le rôle *propre* de *Relations* ?

.....

.....

.....

IV — Quelles suggestions feriez-vous ?

- 1) Pour améliorer la *présentation* de la revue.
- 2) Pour améliorer le *contenu* même de la revue.

Au besoin, écrivez vos commentaires et suggestions sur une autre feuille, que vous joindrez à celle-ci.

Adressez, le plus tôt possible, à: RELATIONS
8100, boul. Saint-Laurent
Montréal 351

Détachez ici →

EN VENTE PARTOUT A PRIX POPULAIRES

Le temps des fêtes approche...
Qui dit

joyeux Noël

à tous, dit

cadeaux marabout pour tous



**Le dictionnaire
Marabout
de la Médecine
(7 tomes)**

- | | |
|--|---|
| 1 Encyclopédie Universelle (8 tomes) | 6 Histoire illustrée du cinéma
R. Jeanne et Ch. Ford (3 tomes) |
| 2 Histoire Universelle (12 tomes) | |
| 3 Histoire mondiale de l'art (6 tomes) | 7 Histoire vécue de la seconde guerre mondiale (4 tomes) |
| 4 Bob Morane contre l'Ombre Jaune (10 aventures) | 8 Principes d'économie contemporaine
F. Baudhuin (4 tomes) |
| 5 Encyclopédie du monde animal (7 tomes) | |

marabout



gratuitement : sur simple demande à l'adresse ci-dessous, vous recevrez régulièrement le Magazine illustré en couleurs et le catalogue général.

Distributeur général pour les Amériques : KASAN Ltée-226 Est, Christophe Colomb, QUEBEC P.Q.

QUELLE FAMILLE!



Une famille aux prises avec les problèmes de la contestation et le conflit des générations.

Un monde de contrastes, d'humour, de vérité et de fantaisie le dimanche à 19 h 00 avec

Janette Bertrand, Jean Lajeunesse et leur "grande famille".

REGARDEZ BIEN, REGARDEZ RADIO-CANADA

CBFT 2 MONTRÉAL • CBVT 11 QUÉBEC • CBOFT 9 OTTAWA-HULL • CBAFT 11 MONCTON • CBWFT 3 WINNIPEG • STATIONS PRIVÉES AFFILIÉES • CHAU 5 CARLETON • CKRS 12 JONQUIÈRE • CKBL 9 MATANE • CJBR 3 RIMOUSKI • CKRT 7 RIVIÈRE-DU-LOUP • CKRN 4 ROUYN-NORANDA • CKTM 13 TROIS-RIVIÈRES • CHLT 7 SHERBROOKE •



Émission couleur